



LIVRES



Les touristes qui flânent, le nez en l'air, rue de la Commune, à Montréal, ou aux terrasses des cafés dans le Vieux-Québec, après avoir admiré le cap Diamant ou la chute de Montmorency, ont-ils changé depuis l'époque où ils débarquaient dans les ports respectifs de ces villes, après plusieurs jours d'une traversée exténuante? Il semble que non, à en juger par ce qui fait encore l'objet de leur admiration, hier comme aujourd'hui: les beautés naturelles du pays, la chaleur des habitants, le pittoresque et la singularité d'une société à majorité française, avec des lois, des coutumes et un parler qui lui sont propres, sur un continent qui vit par ailleurs à l'heure anglaise et américaine.

Tout au cours de l'été, le cahier *Livres du Devoir* invite à voir le Québec à travers le regard de l'autre, de ces touristes d'une espèce choisie que furent, au siècle dernier, quelques écrivains-voyageurs — et non des moindres: Trollope, Whitman... —, des géographes, des journalistes, des poètes, des épistoliers, que les hasards de leurs pérégrinations conduisirent, de l'Angleterre ou des États-Unis, sur les bords du Saint-Laurent.

Dénichés sur les rayons des bibliothèques où ils attendaient d'être repris, ces textes, que nous vous invitons maintenant à découvrir, ont été choisis, réunis et traduits par le géographe Luc Bureau, friand de ce type de littérature, qui a su, dans le passé, en faire bon usage (*Pays et mensonges - Le Québec sous la plume d'écrivains et de penseurs étrangers*, Boréal, 1999). Les textes cette fois retenus ont tous la particularité d'avoir été écrits et conçus en anglais, d'avoir ajouté, en somme, à l'altérité du regard, celle de la langue, induisant une richesse de plus, une distorsion de plus.

Un tel écart donne à rêver. Il donne parfois aussi des pages savoureuses. Les voici.

Marie-Andrée Lamontagne

LUC BUREAU

Ce que nous savons de John Armoyn Knox est bien court. Il suffit peut-être de dire qu'il était Irlandais de naissance, Texan d'adoption, vendeur de machines à coudre par nécessité, journaliste par profession, écrivain par vocation, humoriste par ses gênes, propriétaire et administrateur de journal par intérêt financier, marin amateur par goût et par plaisir. Mais ce sont ses titres d'écrivain et d'humoriste qui nous intéressent avant tout.

Installé à Austin, Texas, Knox fonde avec un ami, en 1881, un journal humoristique, le *Texas Sittings*, qui connaît vite un franc succès. En 1885, afin d'élargir le marché, on le déménage à New York, tout en lui conservant une agence à Austin. Et deux ans plus tard, on lance à Londres une édition européenne du journal. De 1886 à 1891, le *Texas Sittings* se classe au premier rang des publications populaires illustrées américaines, avec un tirage de plus de 150 000 exemplaires. Knox est devenu un directeur d'entreprise.

Si, aujourd'hui, les voyages sont laissés sans trop d'efforts à la consommation de chacun, en ces temps-là, ils servaient d'instruments de mesure au succès et à la soif de connaissances. En 1887, Knox décide de partir en croisière sur un yacht nouvellement construit qui va le conduire du lac Champlain à la Nouvelle-Écosse. Tout au long du parcours, il tient un journal de bord dans lequel il étale des réflexions, raconte de menus faits auxquels il donne parfois une saveur de tragédie. Publié d'abord comme articles dans le *Sittings*, ce journal prendra ultérieurement la forme d'un livre au titre quelque peu cocasse, *A Devil of a Trip, or The Log of the Yacht Champlain*, d'où nous tirons les quelques extraits suivants.

Leur Amérique

Le Québec sous le regard d'écrivains anglais, américains et autres



Balade en traineau, 1875.

STUDIO NOTMAN

Une croisière internationale

John Armoyn Knox

Journaliste américain: 1850-1906

Participer à une croisière de plusieurs milliers de milles exige des préparatifs sans nombre, spécialement lorsque vous devez construire et équiper un yacht comme il nous a fallu le faire. Il y a tout un bric-à-brac à rassembler et plusieurs éléments doivent être transportés sur de longues distances.

Le yacht sur lequel nous naviguons se nomme *Champlain*, d'après Samuel de Champlain, capitaine de la marine française venu en Amérique au début du XVII^e siècle. Il découvrit et donna son nom au lac sur lequel notre bateau fut construit. Il avait été envoyé au Canada par le roi de France Henri IV pour s'emparer de ce pays, le gouverner en son nom, et pour convertir les Indiens à la religion chrétienne. [...]

Je me dois, cependant, de changer de sujet; je ne me suis pas engagé pour écrire l'histoire, mais pour raconter la vérité sur notre croisière en yacht. Je suis allé le voir pour la première fois hier matin et j'ai passé la nuit à bord. Il a un profil magnifique et, amarré comme il est, sur la surface impavide du lac, il fait un peu crâneur. Conçu pour affronter les eaux agitées du voyage, et pour des raisons de sécurité, il a été construit d'une manière particulièrement solide.

Descente du Richelieu

Nous descendons la rivière Richelieu qui coule ses eaux du lac Champlain au Saint-Laurent. La journée est chaude et la brise légère lorsque nous traversons la frontière canadienne. Nous glissons paresseusement sur les eaux, passant à l'occasion devant des maisons de ferme d'où les occupants sortent, étonnés qu'ils sont de nous voir. Ils semblent surpris de voir ainsi un yacht sur ces eaux; ils gesticulent, veulent savoir d'où nous sommes et où nous allons, nous demandent si nous ne voulons pas leur acheter un plein seau de mûres. Nous croisons de longs chalets de barges, remplies de bois, tirées par de crachouilleux petits remorqueurs à vapeur, se déplaçant lentement vers le sud, sur leur route de Québec à Albany ou à New York. De temps en temps nous voyons un jeune garçon solitaire, assis dans un canot, pêchant dans une petite baie déserte. Ce n'est pas cette sorte de rivière

qui «coule orgueilleusement», qui «court à toute vitesse», ou qui «dégingole tumultueusement vers des eaux azurées»; c'est une rivière tranquille, douce, ornementale, qui ni ne se hâte ni ne s'écoule en ondes turbides, mais qui prend le temps de vagabonder à travers soleil et ombre, le long des mouillères de joncs verts et qui longe des rives vêtues d'épinettes et d'érables, de pins et de sapins. [...]

Nous arrivons à Saint-Jean (sur le Richelieu), la première ville du Canada que nous visitons, et je descends pour poster quelques lettres. Saint-Jean diffère peu de villes américaines de même taille, à l'exception du fait que plusieurs, ici, parlent français, qu'on se déplace plus lentement et qu'on mène les affaires d'une manière plus désinvolte que ne le font les Américains.

Laissez-moi vous décrire la manière nonchalante, désinvolte, avec laquelle un Canadien mène ses affaires. Il faisait très chaud et je désirais une limonade. J'entraî dans une maison à la porte de laquelle était attachée l'enseigne suivante:

«Vins et liqueurs

Une spécialité pour les cocktails» [en français dans le texte original].

J'exprimai mon désir au barman qui, avec l'aide d'un tire-bouchon, essayait de tuer une mouche sur le comptoir. Il la manqua deux fois; puis la suivit jusqu'au baril de bière, où il tenta à nouveau de la frapper, jusqu'à ce qu'elle parvienne à s'échapper pour aller atterrir sur l'étagère du haut, parmi les boîtes de corned-beef. D'un ton indifférent, légèrement interrogatif, il marmonna: «Bièr?» Je répétai ma commande. Il jeta un coup d'œil attentif en direction de mon nez brûlé par le soleil et, à la manière dont il souleva les paupières, je compris qu'il trouvait étrange que je choisisse une limonade plutôt que de la bière. Il ne fit cependant aucun commentaire, sortit d'un tiroir un citron, prit un couteau et, après l'avoir essuyé sur ses pantalons, le déposa sur le comptoir afin de pouvoir porter la main à sa bouche pour étouffer un bâillement à s'en décrocher la mâchoire. Après avoir coupé le citron en deux, il regarda sous le comptoir et à l'arrière d'un baril de bière,

VOIR PAGE D 2: KNOX



Roman québécois Page D 3

Essais Page D 4

L'Est en West Page D 5

Entrevue Page D 6

Arts visuels Page D 7

Formes D 8

LIVRES

KNOX

« Les Canadiens français vivent au siècle dernier et ne veulent rien; ou, plutôt, ils ne savent pas s'ils ont besoin ou s'ils veulent quelque chose. »

SUITE DE LA PAGE D 1

comme s'il cherchait quelque chose. Ne le trouvant pas à ces endroits, il sembla tout à coup se souvenir de je ne sais quoi, se dirigea vers une pièce arrière, d'où il revint bientôt avec un presse-citron en bois. Il mit du sucre dans un verre et versa un peu d'eau. À cette étape des opérations, il se dirigea soudain vers la fenêtre ouverte et se mit à discuter avec un homme de l'autre côté de la rue au sujet de l'emprunt d'un chien de chasse. Il revint de nouveau à ma limonade en pressant la moitié du citron dans le verre. Puis, il regarda à nouveau vers la fenêtre et sembla poursuivre le fil de ses pensées. Il prit tant de temps qu'il dut probablement suivre ce «fil» au-delà de la frontière canadienne, peut-être jusqu'à Troy ou Syracuse, N. Y. Il se dirigea encore une fois vers la pièce arrière pour y quérir de la glace. Incapable de se rappeler où était le marteau à glace, il se gratta l'oreille un moment, mais la mémoire ne répondant pas, il prit une bouteille de bière et cassa de la glace avec celle-ci, mit cette glace dans le verre et ajouta encore de l'eau. Couvrant le verre avec un vase d'étain conique, il roula d'abord ses manches afin de mieux réussir la grande manœuvre qui consistait à secouer la boisson. À cet instant, un homme qui sentait à plein nez le parfum de la chambre des machines d'un remorqueur l'interrompit dans sa manœuvre en lançant sur le comptoir une lettre ouverte et en maugréant: «C'est une sacrée lettre, pour un homme comme moi, à recevoir de son fils unique. Jette un coup d'œil là-dessus,

Jed!» Le barman s'arrêta à la première secousse de la boisson, prit la lettre, la lut, et chuchota, à part lui, que c'était une honte. Puis il changea un billet de un dollar à un homme, en bras de chemise, qui jouait une partie de je ne sais quoi dans la pièce d'à côté. Enfin, il se couva ma limonade. Et tandis qu'il cherchait encore une paille pour la mettre dans le verre, je bus la limonade, laissai dix cents sur le comptoir et retournai au quai. Si jamais il m'arrivait de vouloir à nouveau une limonade à Saint-Jean, je tâcherais d'arriver une journée plus tôt pour placer ma commande! [...]

Difficile négociation autour d'un jambon diabolique

J'étais dans une ferme, essayant d'échanger une boîte de jambon «diabolique» pour un livre de beurre. Je ne conseillerais à personne d'essayer de pratiquer un tel truc avec un Canadien français. Ceux qui connaissent le jambon en conserve savent qu'est reproduit un portrait du diable — un diable avec des cornes, des griffes et une longue queue —, à l'encre rouge, sur chaque boîte de ce produit. Ce portrait du diable a probablement contribué à éveiller la méfiance de mon paysan. Je lui expliquai, dans mon français «très parisien», ce qu'il en était. Il m'avertit qu'il ne souhaitait pas que je fasse ça près de la maison, mais que je pouvais me rendre là-bas, derrière un cap, qu'à cet endroit l'explosion ne causerait aucun dommage à sa propriété. Je vis très bien qu'il n'avait rien compris. Plusieurs de ces Canadiens parlent un français affreux. C'est une sorte de langue très rude, gutturale, qui ne ressemble en rien au

français que je parle; il me semble que «rien que de penser» dans un tel patois peut vous donner des maux de gorge. Je lui expliquai que le produit n'était aucunement explosif, qu'il s'agissait d'un simple, banal, usuel j-a-m-b-o-n, jambon, et je complétais cet exposé avec des signes montrant de façon évidente que le produit était bon à manger. Il se couvra la tête et me dit qu'il savait tout cela, qu'il l'avait même essayé une fois, qu'ils étaient effectivement morts dans la maison, mais que les pièges ou les chiens terriers faisaient mieux son affaire.

Je conseillerais à ceux qui, désormais, souhaiteraient faire de la voile au Canada de ne pas gaspiller un seul mot de la langue française ni une boîte si précieuse de jambon diabolique chez un fermier rencontré au hasard au bord de la route. S'il consent au marché, il n'appréciera pas le jambon et l'utilisera probablement comme crème à raser ou bonde pour arrêter une fuite dans une brouette. Cet homme-là est un mordu de lard salé, qu'il utilise comme nourriture, et le lait de beurre est pour lui d'une telle nécessité qu'il n'a que faire d'autres stimulants.

J'ai laissé là mon Canadien mal dégrossi — fils du labeur — sans avoir réussi à conclure un échange. Mais je me suis vengé! J'ai jeté le jambon dans son puits. Un de ces jours, quand la boîte sera rongée de vétusté, elle explosera, et mon bonhomme croira, en buvant son eau, avoir atteint une veine de lard antique. [...]

Québec: ville fortifiée au sommet d'un rocher

Tout en écrivant ce qui précède, nous sommes arrivés à Québec après une splendide descente du Saint-Laurent, sur une centaine de milles, à partir de la tête du lac Saint-Pierre. Ce trône rocheux, cette plate-forme à canons est la ville la plus étonnante et singulière du continent. Elle n'épouse en rien le dessin rectangulaire si commun aux villes américaines. Construite au sommet d'un puissant rocher, sur l'une des grandes voies d'eau du monde, elle est ceinturée par une barrière naturelle de falaises abruptes, par des murs de parapets, des contreforts et rambardes qui en font peut-être la ville la plus solidement fortifiée du monde entier. La plupart des gens qui l'habitent se différencient par le langage, les coutumes et la religion de ceux qui, nominalement, les dirigent. Les rues tortueuses et les passages étroits, le pittoresque de

trois siècles d'architecture, le contraste omniprésent du nouveau et de l'ancien: résidences du XVII^e siècle aux murs épais — aux lucarnes et pignons —, submergées et ombragées par des immeubles modernes de commerce à charpente d'acier; des charrettes de conception primitive aussi lourdes et encombrantes que celles utilisées il y a des centaines d'années par les paysans bretons à côté de voitures légères et gracieuses de la dernière mode; le son enroué d'un bateau d'excursion, le sifflet et le bruit de ferraille des wagons de chemin de fer se mêlant au carillonnement des cloches des églises — cloches qui furent jadis des canons qui grondèrent dans le fracas des guerres d'un ton bien plus bruyant que celui qui appelle aujourd'hui les hommes à adorer le Prince de la paix. [...]

Il fait trop chaud aujourd'hui pour me livrer à l'exercice de l'écriture dans notre voilier ancré dans le port de Québec; j'écris donc ce texte dans une petite boutique de vin du bas de la falaise, à l'ombre de la Citadelle. Il n'y a aucun hôtel de première classe dans cette ville et il n'y a pas non plus de restaurants, à l'exception de ces quelques endroits, à nappes-tout-tachées et à serviettes-de-table-rouges, où le garçon qui répond à votre appel s'approche si près de vous que vous pouvez goûter deux sortes de soupe dans son haleine et qui vous dit: «Bien?»

Je ne trouve aucun endroit tranquille et confortable où je peux écrire, excepté au Garrison Club, mais c'est trop pénible de monter jusqu'à par cette journée de chaleur. Depuis que nous sommes ici, nous avons couché à bord du yacht et pris la plupart de nos repas sur le rivage. La nourriture servie dans les hôtels et restaurants est très mauvaise, pire que tout ce que j'ai pu subir dans toute autre ville de même taille. C'est ainsi que je me retrouve dans cette petite boutique de vin où la tenancière, une grosse dame de langue française, m'a servi un bol de pain et de lait et m'a permis l'usage de la petite pièce pour 10 cents. La pièce en question est habitée par des mouches et des odeurs de morues séchées, mais cette odeur étant tenace, j'ai fini par m'habituer. Comme c'est relativement frais et que je ne suis pas dérangé, j'aime bien l'endroit. Un autre avantage est que, lorsque je suis en manque d'idées et que je machouille le bout de mon crayon en attendant qu'une idée me vienne, je peux contempler les œuvres d'art superbes qui ornent les murs.

Il y a plusieurs images polychromes des saints. Saint Patrick, habillé en vert, jaune et bleu, sur fond de ciel jaune citron, un bâton à la main et le pied droit sur un amoncellement de serpents dorés. Il y a un saint Joseph aux cheveux violets; un saint Pierre qui semble souffrir de la petite vérole. Mais peut-être ces visions ne sont-elles que l'effet des mouches. Mais j'y pense! Ces saints étaient tous bons quand ils vivaient parmi les mortels, et ils sont dignes de tous les honneurs. C'est pourquoi je trouve que c'est une honte de les réduire à des êtres monstrueux et de les habiller d'une façon aussi grotesque. Si le pauvre saint Laurent pouvait voir l'image ridicule qu'on a fait de lui — j'ai vu des copies de cette image dans des centaines d'endroits au Canada —, avec une mâchoire enflée et un nez qui ferait monter le thermomètre dans une salle aussi vaste qu'une patinoire, il serait bien affligé d'avoir eu quelque chose à voir avec ce pays, même si sa plus grande rivière porte son nom.

Selon la tradition, cette petite boutique de vin est presque aussi vieille que la ville de Québec. Je ne connais pas le nom de la rue dans laquelle elle est située, et je suis trop paresseux pour sortir le demander, mais sans doute que le nom qu'on lui a donné a été porté bien avant cela par quelque saint. C'est juste au coin de l'escalier du Casse-cou, dans la rue du Petit Champlain; et c'est de l'autre côté de cette porte qu'Arnold trouva la mort par une nuit de tempête, de neige et de sang. J'ai bien essayé de tirer de mon imposante tenancière quelques légendes ou traditions sur cet endroit, mais j'ai vite constaté à quel point elle était une source inépuisable d'ignorance. Elle ne sait rien de l'histoire de cette maison; elle la loue depuis 10 ans et les affaires vont très très mal. C'est tout ce qu'elle sait, mais c'est une bonne nature et elle s'efforce de plaire. [...]

Je marchais à travers la ville — bien, ce n'était pas exactement de la marche. Je grimpais plutôt à travers certaines parties de la ville. Quelques-unes des rues, comme des sentiers en montagne, sont si escarpées que je dois m'arrêter et me reposer plusieurs fois avant d'atteindre le sommet. Si, cependant, je ne souhaite pas grimper, je peux monter dans un ascenseur qui me conduit de la partie basse à la partie haute de la ville pour trois cents. Au moment où je descendais en charrette l'une de ces rues, un paquet tomba du véhicule; c'était moi! Je suis en effet passé par-dessus la tête du cheval et me suis retrouvé sur le sol environ six pieds devant la bête. Vous avez de la diffi-

culté à me croire? Je n'en parlerais pas si ce n'était de mon désir de vous donner une juste idée de la raideur des rues de Québec.

Partout je rencontre des prêtres portant soutane et chapeau à trois pointes; les églises et les autres établissements qui appartiennent à l'Église romaine sont toujours à portée de regard. Ici un groupe de marins d'une frégate française; là un paysan et sa femme dans une lourde charrette à deux roues; à côté un soldat de la Citadelle avec son uniforme éclatant et une démarche désinvolte; des journaliers en combinaison bleue; de rudes bûcherons descendus du Saguenay sur des radeaux de billes de bois; des commis et des hommes d'affaires dans des habits de bonne coupe anglaise; des religieuses et des sœurs de la charité à profusion. Ce sont là des personnes que je vois dans les rues de Québec, mais n'allez pas croire que je veux vous montrer là une foule de gens pressés. Les Canadiens ne sont ni pressés ni adeptes des foules. Je n'ai jamais rencontré, comme rassemblement, plus de trois ou quatre personnes se tenant ensemble. Et on ne se presse pas. Étant donné qu'il n'y a pas suffisamment d'activités pour s'occuper, on prend tout son temps pour faire le peu qui existe.

La ville de Québec est endormie. Le marchand qui se tient sur le pas de sa porte attendant les clients vous dira que la ville ne s'éveillera que le jour où les canons des fortifications annonceront que la Bannière étoilée — *The Stars and Stripes* — flotte sur la Citadelle, que les capitalistes yankees sont là pour venir développer les manufactures et les chantiers maritimes.

Le principal sujet du jour est ici l'union commerciale avec les États-Unis. On en discute à toute heure du jour. La population anglophone veut cette union. Les Canadiens français vivent au siècle dernier et ne veulent rien; ou, plutôt, ils ne savent pas s'ils ont besoin ou s'ils veulent quelque chose. Ils sont sous la domination de leur Église, et l'Église ne souhaite pas une union commerciale, car elle craint que cela ne conduise à l'annexion. Et sous la gouverne des États-Unis, l'Église ne pourrait pas continuer à jouir des privilèges dont elle jouit sous les lois du Canada. Mais je ne suis pas prêt à écrire sur ce sujet, pas avant d'avoir le point de vue de gens d'ailleurs. [...]

Extraits de *The Log of the Yacht Champlain*, J. Armoyn Knox, du *Texas Siftings*, New York, National Literary Bureau, 1888, 128 pages (pp. 5-50). Traduit de l'anglais par Luc Bureau.

Renaud-Bray
Nos meilleures ventes du 11 au 17 juillet 2001

1	Roman Qc	GABRIELLE - Le goût du bonheur, T. 1 ♥	Marie LABERGE	Boréal	32
2	Roman Qc	ADÉLAÏDE - Le goût du bonheur, T. 2 ♥	Marie LABERGE	Boréal	36
3	Jeunesse	HARRY POTTER ET LA COUPE DE FEU, T. 4 ♥	Joanne K. ROWLING	Gallimard	14
4	Roman	EN AVANT COMME AVANT ! ♥	Michel FOLCO	Seuil	8
5	Polar	L'ENGRENAGE	John GRISHAM	Robert Laffont	5
6	Spiritualité	LE GRAND LIVRE DU FENG SHUI ♥ - Éd. broché -	Gill HALE	Manise	117
7	Polar	DANS LA RUE OÙ VIT CELLE QUE J'AIME	M. HIGGINS-CLARK	Albin Michel	6
8	Roman Qc	UN DIMANCHE À LA PISCINE À KIGALI ♥ Prix des libraires 2000	G. COURTEMANCHE	Boréal	38
9	Psychologie	CESSEZ D'ÊTRE GENTIL, SOYEZ VRAI ! ♥	T. D'ANSEMBOURG	L'Homme	27
10	Roman	LE MARIAGE	Danielle STEEL	Pr. de la Cité	5
11	B.D.	ASTÉRIX ET LATRAVIATA	Albert UDERZO	Albert René	19
12	Polar	L'OISEAU DES TÉNÉBREUX ♥	Michael CONNELLY	Seuil	7
13	Psychologie	À CHACUN SA MISSION ♥	J. MONBOURQUETTE	Novalis	84
14	Psychologie	LA GUÉRISON DU CŒUR	Guy CORNEAU	L'Homme	77
15	Roman Qc	UN PARFUM DE CÈDRE ♥ - Éd. compacte -	A.-M. MACDONALD	Flammarion Qc	41
16	Roman	DOLCE AGONIA ♥	Nancy HUSTON	Actes Sud	18
17	Sociologie	LE NOUVEL ART DU TEMPS	SERVAN-SCHREIBER	Albin Michel	78
18	Polar	MEURTRES EN SOUTANE ♥	P. D. JAMES	Fayard	3
19	Jeunesse	À LA CROISÉE DES MONDES, T. 3 - Le miroir d'ambre ♥	Philip PULLMAN	Gallimard	15
20	Roman	LE DÉMON ET MADEMOISELLE PRYM	Paulo COELHO	Anne Carrière	14
21	Roman	PORTRAIT SÉPIA ♥	Isabelle ALLENDE	Grasset	4
22	Sc. Sociale Qc	LA SIMPLICITÉ VOLONTAIRE ♥	Serge MONGEAU	Ecosociété	170
23	Sc. Sociale Qc	CONTES ET COMPTES DU PROF LAUZON	Léo-Paul LAUZON	Lancôt	12
24	Roman	LA VIE SEXUELLE DE CATHERINE M.	Catherine MILLET	Seuil	10
25	Polar	OPÉRATION HADÈS ♥	LUDLUM / LYNDOS	Grasset	20
26	Biographie Qc	JACQUES PARIZEAU, T. 01 - Le croisé ♥	Pierre DUCHESNE	Qc Amérique	9
27	Roman Qc	LA OÙ LA MER COMMENCE	Dominique DEMERS	Robert Laffont	16
28	Flore	LES CHAMPIGNONS SAUVAGES DU QUÉBEC - Nouvelle édition -	SICARD / LAMOUREUX	Fides	5
29	Art	ATLAS PRATIQUE DE LA PHOTO ♥	Collectif	Atlas	92
30	Biographie	LES LIENS DU SANG	NICASO / LAMOTHE	L'Homme	9
31	Psychologie	QUI A PIQUÉ MON FROMAGE ?	Johnson SPENCER	Michel Lafon	30
32	Guide	GÎTES ET AUBERGES DU PASSANT AU QUÉBEC 2001	COLLECTIF	Ulysse	21
33	Polar	LES MORTS DE LA SAINT-JEAN ♥	Henning MANNELL	Seuil	12
34	Spiritualité	LE POUVOIR DU MOMENT PRÉSENT	Eckhart TOLLE	Ariane	43
35	Essai	NO LOGO - La tyrannie des marques ♥	Naomi KLEIN	Leméac	14
36	Humour	JOURNAL D'UN TI-MÉ	C. MEUNIER	Leméac	39
37	Roman	BALZAC ET LA PETITE TAILLEUSE CHINOISE ♥ Prix des libraires 2000	D. SUJE	Gallimard	71
38	Polar	CÉRÉALES KILLER	SAN-ANTONIO	Fleuve Noir	8
39	Roman Qc	LA PERTE ET LE FRACAS ♥	Alistair MACLEOD	Boréal	17
40	Sport	GUIDE DES MOUVEMENTS DE MUSCULATION ♥	F. DELAVIER	Vigot	163
41	Psychologie	LA SYNERGIE ♥	Philippe TURCHET	L'Homme	60
42	Polar	DEADLY DÉCISIONS	Kathy REICHS	Robert Laffont	15
43	B.D.	CÉDRIC N°15 - AVIS DE TEMPÊTE	LAUDEC / CAUVIN	Dupuis	2
44	Roman	LE CIMETIÈRE DES BATEAUX SANS NOM	A. PEREZ-REVERTE	Seuil	11
45	Critique	DERNIER INVENTAIRE AVANT LIQUIDATION	F. BEIGBEDER	Grasset	4

♥ Coup de cœur RB ; 1^{er} semaine sur notre liste N.B. : Hors prescrits et scolaires

Pour commander à distance : ☎ (514) 342-2815
www.renaud-bray.com

Ce palmarès hebdomadaire vous est offert avec la collaboration de

SCABRINI MEDIA
Bien au-delà de la simple impression et
AGMV Marquis IMPRIMEUR INC.
MEMBRE DE SCABRINI MEDIA
La passion du livre québécois
Longueuil • Montréal • Montmagny • Sherbrooke



L'Adoration, vers 1910, attribué à Jules Livernois.

COLLECTION ARCHIVES NATIONALES DU QUÉBEC

LIVRES

POÉSIE

D'où venons-nous ?

LA TOTALITÉ DU PAYSAGE

Martin Thibault
Le Noroît
Montréal, 2001, 72 pages

LES MÊMES PAS

Claude Paradis
Le Noroît
Montréal, 2001, 83 pages

DAVID CANTIN

Sans grandiloquence ou prétention démesurée, les derniers recueils de Martin Thibault et Claude Paradis scrutent la mouvance de l'être de son origine fondatrice vers un quelconque destin possible. Toutefois, ces questions, lourdes de sens, ne se mêlent jamais à un discours de nature explicative. C'est toujours l'intuition poétique qui guide ce rapport intérieur au vertige premier. À nouveau, le poète fait son chemin dans les brèches qu'il ose ouvrir. Une écriture capable de voir, d'écouter et de comprendre le monde à travers son écosystème constant.

Jusqu'à maintenant, la poésie de Martin Thibault me laissait plutôt songeur. Est-ce le retour, trop fréquent, vers l'anecdote qui me gênait à ce point? De *Haut-Fond* (Le Noroît, 1995) à *Les Yeux sur moi* (Le Noroît, 1999), ces livres me tombaient souvent des mains. Voilà, par contre, que *La Totalité du paysage* arrive à m'éloigner de mes hésitations répétitives. De manière très subtile, ce recueil hausse d'un cran le rapport au langage et à l'expérience mystérieuse de la poésie. Les anecdotes sont toujours là mais ne succombent pas, cette fois, au risque de l'inutile. Est-ce parce que le poème s'enracine, véritablement, dans le souffle d'une tension créatrice? Telle une longue narration sur le pourquoi et le comment d'une vie, chaque page tente d'élargir un espace où il est encore possible de vaincre les obstacles du temps. La mémoire joue un rôle décisif dans cette traversée étonnante vers «ce qui nous entoure, le passé et l'avenir». Il y a, dans cette poésie, un besoin de sentir cet accord profond qui accompagne toute l'histoire humaine. Grâce à une simple remarque ou une observation judicieuse, le vers boucle l'état émotif vers un accueil fécond de l'autre en soi. Cette écriture favorise le murmure comme le bourdonnement. L'image fulgurante demeure, parfois, le relais d'une question sans réponse nécessaire. «En moi-même, on rêve / d'une deuxième vie, on pense / qu'il faut des os, la peau / le cerveau, pour loger la mémoire / et une main ferme pour tenir l'âme / ce cerf-volant grimaçant qu'on échappe / un jour ou l'autre, il volera quelques instants / à la pesanteur. On songe / aussi à apporter des vivres et du vin / pour éviter la tourista.»

Pleine de paradoxes et d'émotions, la poésie de Martin Thibault a le courage d'effleurer l'essen-

tiel. Les clins d'œil, les rebondissement, ainsi que les boutades ajoutent d'autres résonances à cette improvisation savoureuse sur le vécu. De même, le recueil gagne grâce à sa structure interne qui ne relève pas de l'arbitraire. Bien sûr, il arrive parfois de croiser certaines tournures moins heureuses: «Je me roule en boule comme un chaton» ou «Je renifle le temps qui passe / comme un chien le derrière qui le précède». Pourquoi en faire autant? On retrouve aussi, à l'occasion, des passages qui ne vont pas sans évoquer les influences, trop fortes, d'un Jacques Brault ou encore d'un Michel Beaulieu. Néanmoins, Martin Thibault signe, avec *La Totalité du paysage*, son recueil le plus abouti.

Le fait de vieillir

Après avoir abordé un thème aussi difficile que l'amitié entre deux individus dans *Lettres d'écorce* (Le Noroît, 1997), Claude Paradis s'interroge sur le fait de vieillir dans *Les Mêmes Pas*. Un livre qu'il dédie à la mémoire de son père. D'un recueil à l'autre, ce poète cherche toujours à mieux comprendre son rapport à l'écriture. Un projet commence, mais ne se répète jamais. De la même façon qu'il existait une tension créatrice entre *L'Amourable* (Le Noroît, 1989) et *Le Silence de la terre* (VLB éditeur, 1993), ce nouveau titre ne tente pas de reprendre une quête semblable à l'œuvre précédente. *Les Mêmes Pas* provoque un certain élan métaphysique. Il est question, bien sûr, de l'être et de sa relation inépuisable au monde. Comment sortir de la nuit des sens comme du désordre des dilemmes intérieurs? Une clarté elliptique empêche ces mots de sombrer dans un verbiage inutile.

«Comme on retourne un sablier / une nouvelle fois je prends le temps / de pousser mes pas plus avant / Sur le seuil à peine / l'écho répercute le nom lancé / pour que vibre la voix / Je porte mes pas au-delà de moi-même / et derrière moi les portes se referment / sur ce qui disparaît.» Le désir devient le miroir d'une quête poétique. Un désir qui tente, sans cesse, de revoir la beauté de plus près. Pourquoi écrire et que chercher à travers les mots du poème, semble se dire cet auteur?

Comme on le remarque habituellement dans les recueils de Claude Paradis, la précision et l'exigence sont de mise. On pourrait même croire que, d'un livre à l'autre, l'épuration devient un facteur essentiel. Simple en apparence, le rapport au langage ne se retrouve jamais biaisé. Au fil de ces cinq parties, le lecteur progresse dans un apprentissage des objets et des présences qui passent par ce «chemin nouveau». Comme chez Martin Thibault, on reconnaît ici le lecteur attentif du trajet fraternel d'un Jacques Brault. Parcours tragique à même les contrastes du jour, *Les Mêmes Pas* interroge l'absence sans jamais oublier de se rattacher, d'abord, à la vie.

Les «fragments fugaces» d'une épreuve entre commencement et fin.

ROMAN QUÉBÉCOIS

Des brins de méchanceté

CLINS D'ŒIL À ROMAIN GARY

Gabrielle Gourdeau
Éditions Trois-Pistoles
2001, 227 pages

L'ÂGE D'OR

Laurent Chabon
Éditions Point de fuite
2001, 219 pages

Gabrielle Gourdeau enseigne la littérature — elle est, depuis quelques années, chargée de cours à la faculté des lettres de l'Université Laval — et la pratique à l'occasion. On se souviendra peut-être de son roman *Maria Chapdelaine ou le Paradis retrouvé*, qui avait obtenu le prix Robert-Cliche de 1992. Le propos et la forme en firent grogner plusieurs: la Maria de Gourdeau devenait peu à peu une femme fière et débrouillarde, de plus en plus sourde aux fameuses voix — des ancêtres, du pays — qui lui avaient enjoint à la fin du roman de Louis Hémon d'être la gardienne de leurs traditions vénérables. C'était une Maria métamorphosée, bien décidée à être de son temps, de ce siècle nouveau qu'elle traversait jusqu'en 1980, au moment précis d'un certain référendum. Gabrielle Gourdeau, refusant sciemment de souscrire à l'esprit et à la lettre du roman de Louis Hémon, avait plutôt voulu s'en servir pour «revisiter» le mythe ancien de la femme soumise et féconde et lui donner, sans ménagements, un vigoureux coup de torchon. Ça ne manquait pas de piquant, mais la littérature, elle, n'y a rien gagné.



Robert Chartrand

Gourdeau a du cran et des convictions. On peut lire à l'occasion ses lettres ouvertes dans les journaux, où elle critique les errements de notre système d'éducation ou la procrastination des indépendantistes québécois. Elle a la plume énergique et le ton volontiers tranchant. Bref, elle ne se gêne pas pour faire savoir ce qu'elle pense, y compris dans ses textes de fiction.

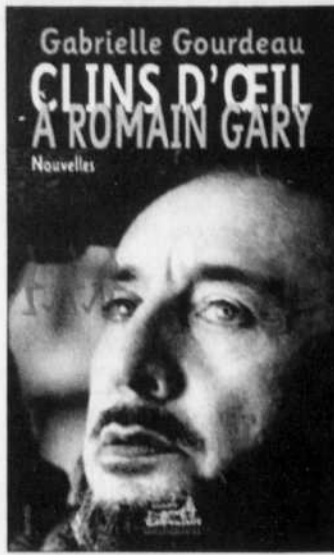
La première partie de *Clins d'œil à Romain Gary* est composée de six textes, parus chez VLB en 1991 sous le titre de *La Ballade des tendus* — allusion transparente au texte célèbre de Villon. Chacun traite, sur le mode de l'ironie, de certains travers de notre époque ou de leurs conséquences: la fécondation artificielle, la tyrannie des gadgets électroniques, la boulimie comme remède illusoire à l'angoisse, la condition des femmes seules, l'indifférence de chacun à l'égard d'autrui. Ces textes ont été largement remaniés. Il y avait très peu de clins d'œil à Romain Gary dans ces «chroniques nord-américaines» originales qui, depuis, sont devenues de «petites scènes obscènes de la vie nord-américaine». C'étaient en effet des chroniques, que Gourdeau a reconverties ici en nouvelles en leur donnant de nouveaux titres où on reconnaît

tra sans peine ceux des œuvres de Romain Gary: *Chair de femme*, *L'Angoisse du gros Philemon...* Gourdeau y a également ajouté le personnage du baron, cher à Gary, une silhouette d'aristocrate d'une autre époque qui jette un regard narquois sur l'histoire en cours. Ce baron, c'était l'esprit de dérision qui empêchait l'idéaliste Gary de se prendre trop au sérieux. Gary, dans *La nuit sera calme*, un livre d'entretiens-souvenirs, souhaitait qu'un autre écrivain reprenne son personnage pour lui assurer une survie. Gourdeau a voulu l'exaucer, en faisant apparaître ce baron dans ses propres textes. Mais l'ajout, tardif, paraît bien artificiel.

La deuxième partie du recueil de Gourdeau annonce des «Revers de fortune et autres nouvelles réjouissantes», coiffées d'autres titres garyens. Deux nouvelles nous plongent dans des tragédies majeures du XX^e siècle: celles des camps d'extermination nazis et d'un camp dit de «rééducation» dans la Roumanie de Ceaucescu. Ce sont des scènes qui se donnent comme prises sur le vif, assez prenantes. On regrettera cependant que les appellations des bourreaux soient si variées: cette richesse lexicale qui veut dire l'indignation introduit une touche de fantaisie qui dessert la force d'évocation des scènes. Deux autres nouvelles — une sur les animaux abandonnés et maltraités, assez sympathique, et une autre sur Cuba — suggèrent la compassion et offrent des réparations fantaisistes.

On trouve enfin, dans cette deuxième partie, deux textes à clés. Ce sont des portraits-charges, dont on devine qu'ils visent des personnes en chair et en os, que Gourdeau ne porte pas dans son cœur: un professeur d'université surnommé «Gros-Calisse», «arriviste, carriériste, tête de cochon et obsédé par l'ascension sociale», image d'Épinal de l'homme en salaud intégral qui de surcroît incarne «le jack-pot du misérabilisme intellectuel québécois»; et un jeune écrivain, star montante des lettres québécoises, pivrot, bagarreur et fort en gueule, qui «donne dans le mystico-symbolico-fantastique» en racontant «des histoires plates de jeunes losers contemporains» et que décide de publier un «caïd de l'édition montréalaise connu pour la brochette d'auteurs médiatiques qui lui valait sa formidable réputation». Dans ce dernier cas, les lecteurs qui ont suivi notre actualité littéraire des dernières années pourront sans peine mettre un nom bien réel sur ce Réjean Lemelin et son éditeur.

Qu'est-ce qui a pu déclencher une telle fureur hargneuse chez la nouvelliste Gourdeau? S'agit-il de l'indignation citoyenne d'une femme de lettres ou de quelconques personnalités? Mystère... Et puis, comme il est indiqué au début du recueil de Gourdeau, «toute ressemblance entre les personnages de ce recueil de nouvelles et des personnes de la réalité [sic] est le produit du pur hasard».



Dans ce livre un peu fourre-tout, les clins d'œil à Romain Gary tiennent plus du bon vieux coup de coude dans les côtes que de la salutation affectueuse. Mais qu'importe: l'outrance a souvent du tonus, et les portraits des personnages, aussi bêtes qu'ils sont gras et laids, sont parfois drôles.

L'amour conjugal à la casserole

Familles, couples, d'où que vous soyez, quand vous vous adonnez à la petitesse, je vous hais incommensurablement: tel est, en abrégé, le propos de Laurent Chabon, qui conclut avec *L'Âge d'or*, après *Ca veau de famille* et *Misère de chien*, une trilogie féroce et réjouissante. Il avait raconté les haines, les mesquineries qui gangrènent ceux qui y cèdent. Ici, c'est l'amour conjugal qui passe à la casserole.

L'Âge d'or, c'est celui de la vieillesse, racontée par une femme au fil d'un long monologue qu'on imagine aisément marmonné, où elle prend parfois à témoin un interlocuteur absent. Elle est lucide, systématique dans sa hantise de se protéger des menaces du monde: les voisins, les passants, mais aussi, quand on y réfléchit, la lumière et l'air même qu'on respire. C'est une folle systématique, cette femme, qui s'entretient vivante dans sa maison avec son Marcelin de mari. Qui supprime au jour le jour tout ce qu'elle trouve malsain. *L'Âge d'or* est un récit dur, hallucinant, un voyage au bout du refus de la vie guidé par la peur et l'ignorance. Frissons et réflexions garantis: à lire, comme les deux précédents.

robert.chartrand5
@sympatico.ca



ROMAN ÉTRANGER

Élégie pour une petite fille

PALOMA

Aline Schulman
Seuil
Paris, 2001, 175 pages

MARIE CLAIRE LANCTÔT BÉLANGER

Le récit fait frissonner dès les premières lignes. La mer qui se sait mouvement, ressac, bruit, écume, ici se fige. Cela pourrait être l'éte. Ou encore l'hiver. Une femme marche sur le sable et raconte une histoire difficile à dire. Difficile à lire. Malgré toute la tendresse qu'elle y met. Malgré le trop de douceur qui vient parfois arrondir et enjoliver la succession des faits et gestes.

Écrit au «je» et au «tu», adressé à cette petite fille d'à peine sept ans qui n'aura que le temps de vivre une année de plus, le texte va et vient entre les souvenirs «d'avant» et le récit du malheur. Ou le récit du «crime». Parce que cette maladie dont on a peine à écrire le nom et qui fait mourir les enfants en si bas âge semble un crime contre la vie: «C'est injuste, trop injuste».

Une succession de petits tableaux d'une étrange beauté entraîne le lecteur tout près de cette mère. Mère aux prises avec les tourments des «j'aurais dû». Devant cette enfant trop grande, trop savante, trop belle, trop blonde que la mort rongé. L'émotion est souvent débordante. Les mots de l'enfant, souvent déroutants: elle saura sa mort, l'annoncera, avant même que les signes se soient fait connaître. «Maman, est-ce que je vais être morte?», dira-t-elle, mélangeant la grammaire des temps de la vie et de la mort, sans trop d'inquiétude, dans une sérénité dont seuls les enfants seraient capables.

Enfant peut-être de remplacement: la photo père-fille qui reprend inconsciemment une autre photo du père et de son fils (né d'un précédent mariage) peut laisser songeur. Enfant que la mère désertée, abandonnée par la perte de sa fille, voudra vite remplacer par une autre enfant. Enfant trop blanche, au nom d'oiseau dont le passage fugace devient un récit: «Il était une fois».

Longtemps, le texte ne fait pas de place au père. Et puis s'en excuse. La mère dialogue à huis clos: «Et autour de nous j'ai fait le vide. Pour mieux te voir, mon enfant. Pour mieux te serrer, mon enfant. Pour mieux te garder, mon enfant. Laisse-moi revendiquer notre amour exclusif! Sinon, comment te succéder, te survivre?» Puis, vers la fin,

arrive le père, lui qui fut toujours là, mais occulté, dont la souffrance n'a rien à envier à celle de la mère. En italiques, le père écrit. Quelques phrases ponctuées mais qui n'ont pas de point, pas de fin, disent la place écrasante des mères devant la maladie des enfants: «les pères se sentent repoussés, chassés par la douleur des mères». Le père raconte, au «tu», lui aussi, l'amour de l'opéra qui l'unissait à sa fille. Il dira, lui, le cancer.

Devant l'installation de la maladie, son incrustation et son avancée irrémédiable, l'éphémérité de la vie s'étale. La douleur d'une mère impuissante ne trouve de

consolation nulle part. Ni dans la Bible où il n'y a de place que pour les mères pleurant leur fils, ni dans les rituels religieux vaguement évoqués autour du grand-père, ni chez Victor Hugo pleurant Léopoldine. Pourtant, l'auteur le dit bien: «une mère n'est-elle pas, d'une manière ou d'une autre, responsable de la mort de son enfant»? L'écriture de ce récit, qui veut combattre l'absence, saura-t-elle sur la plage, devant la mer à nouveau en mouvement, effacer les reproches et donner, à la fin, à cette mère ce qu'elle réclame: «en paix, nous sommes, ma parallèle, ma Colombe.»

Olivieri
librairie • bistroCOMMENT FAIT-ON ENTRER
UN BISTRO-TERRASSE
DANS UNE LIBRAIRIE ?
VENEZ VOIR ...5219, Côte-des-Neiges
Métro Côte-des-Neiges
Tél. : 514-739-3639
Fax : 514-739-3630
service@librairieolivieri.com

Tout lecteur qui a fait l'achat d'un livre en ligne est en mesure d'apprécier ce qu'avance Whitaker quand il affirme que les gens, consciemment ou non, sont en train de sacrifier leur vie privée pour plus de commodité... L'argumentation qu'y déploie Whitaker est puissante et convaincante.
— Publishers Weekly

Big Brother.com

La vie privée sous surveillance

REG WHITAKER

Préface de Jean Guisnel

292 pages • 25 \$
ISBN 2-7637-7759-7Collection « Laboratoire
de communautaire
appliquée »
Coédition : DenoëlLES PRESSES DE L'UNIVERSITÉ LAVAL
LES ÉDITIONS DE L'IOIC
Pavillon Maurice-Pollack, bureau 3103
Sainte-Foy (Québec) G1K 7P4
Tél. (418) 656-7381 — Téléc. (418) 656-3305
Dominique.Gingras@pul.ulaval.ca
http://www.ulaval.ca/pul

XYZ. La revue de la nouvelle

Recevez en prime

Les cahiers de Limentinus.

Lectures fin de siècle
de Gaëtan Brulotte(valeur 18 \$) avec un abonnement
d'un an à XYZ. La revue de la nouvelle

1 AN / 4 NUMÉROS (T.T.C.)	
Individu	Institution
Canada 20 \$	Canada 25 \$
Étranger 25 \$	Étranger 30 \$
2 ANS / 8 NUMÉROS (T.T.C.)	
Individu	Institution
Canada 35 \$	Canada 45 \$
Étranger 45 \$	Étranger 55 \$
3 ANS / 12 NUMÉROS (T.T.C.)	
Individu	Institution
Canada 50 \$	Canada 70 \$
Étranger 70 \$	Étranger 80 \$

Thème du numéro 66:
Sans thème

NOM _____
ADRESSE _____
VILLE _____
CODE POSTAL _____ TÉL. _____
CI-JOINT CHÈQUE MASTERCARD VISA
NO _____ EXP. _____ / _____
SIGNATURE _____ DATE _____ 66

RETOURNER À: XYZ. La revue de la nouvelle
1781, rue Saint-Hubert, Montréal (Québec) H2L 3Z1
Téléphone : (514) 525-2170 • Télécopieur : (514) 525-75-37
Courriel : xyzed@mink.net

LIVRES

ROMAN ÉTRANGER

Mémoires
d'un clan chilien

PROTRAIT SÉPIA
Traduit de l'espagnol
par Claude de Frayssinet
Isabel Allende
Grasset
Paris, 2001, 410 pages

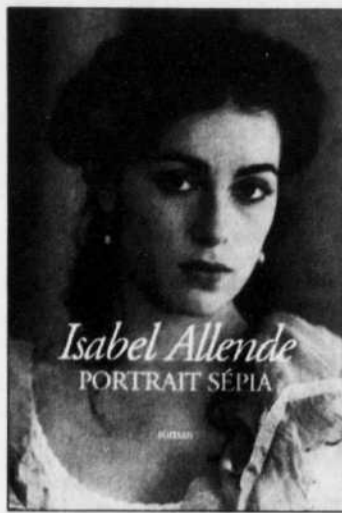
CAROLINE MONTPETIT
LE DEVOIR

On l'a dit souvent, Isabel Allende est la nièce de l'ancien président marxiste du Chili, Salvador Allende, renversé et mort lors du coup d'État de 1973. A la suite de ces événements, Isabel Allende, aujourd'hui écrivaine de réputation internationale, a quitté le Chili pour le Venezuela, où elle est devenue journaliste et romancière, puis pour les États-Unis, où elle vit encore aujourd'hui.

«Aux États-Unis, a dit un jour l'écrivaine, interrogée sur sa terre d'accueil, on peut toujours recommencer à neuf [...], laisser derrière soi la culpabilité, les traditions, les souvenirs. [...] Pour la plupart des peuples du monde, ceci est tout à fait impossible. Nous trainons avec nous l'impression d'appartenir à un groupe, à un clan, à une tribu, à une famille élargie, et surtout à un pays.» Dans son dernier roman, *Portrait Sépia*, traduit de l'espagnol par Claude de Frayssinet, paru chez Gallimard, Isabel Allende exploite donc cette mémoire vive du Chili qu'elle a gardée avec elle au cours de son périple. Et son héroïne, la petite Aurora del Valle, appartient à un clan chilien aux ramifications complexes, un clan dont elle est fière.

Ce clan, c'est autour de l'«extraordinaire» et très riche Paulina del Valle, grand-mère de la petite Aurora en question, qu'il est construit et qu'il gravite. Est-ce la culture sud-américaine qui enfante ces personnages colorés, ces monuments flôlant la caricature, ou est-ce le génie des romanciers de ce continent, de Gabriel Garcia Marquez à Isabel Allende, de leur donner vie dans leurs livres?

Reprenant cependant le trajet inverse de sa créatrice, Aurora del Valle naît en Californie, d'une mère chino-américaine et d'un père d'origine chilienne, pour ensuite déménager au Chili. Se déroulant à la fin du XIX^e siècle et au début du XX^e, le roman traverse les tensions internes qui mettaient en scène conservateurs et libéraux à l'intérieur du pays, la



révolution et les guerres sanglantes qui ont opposé le Chili au Pérou et à la Bolivie. Les personnages de *Portrait Sépia* sont les descendants de ceux de *Fille du destin* et les ancêtres de ceux de *La Maison aux esprits*, deux œuvres qui ont fait la renommée mondiale d'Isabel Allende. Et c'est pour ces personnages, peut-être plus encore que pour l'intrigue, que le roman vaut la peine d'être lu.

On y aborde aussi la délicate question de l'émancipation de la femme et de son droit de vote, dans un Chili aux valeurs traditionnelles. Nivéa, par exemple, tante d'Aurora, a les mots suivants alors qu'elle est encore une enfant:

«Quand les femmes et les pauvres vont-ils voter dans ce pays?», demanda Nivéa à brûle-pourpoint, oubliant que les enfants n'ouvraient pas la bouche en présence des adultes. Le vieux patriarcat del Valle donna un coup de poing sur la table qui fit valser les verres et lui intima d'aller se confesser sur-le-champ», écrit Allende.

De rebuffades en passions, les femmes de l'univers d'Allende arrivent finalement à trouver leur place dans un monde où leur rôle est trop bien défini. Ainsi la jeune Aurora deviendra-t-elle photographe, malgré des amours malheureuses et une enfance troublée, saisissant les portraits des mineurs, des grévistes, des pauvres des pays qu'elle traverse. Et c'est en partie grâce à cet art que nous parvenons aujourd'hui les nuances d'ombres et de lumières qui se détachent de ce portrait sépia d'une autre époque.

ART DE VIVRE

La paix de l'humus

LE TAO DU JARDINAGE
Daniel Lamarre
Éditions Québecor
Outremont, 2001, 159 pages

Il s'agit d'une introduction à l'herboristerie chinoise et au feng shui dans le jardin, thème à la mode ces temps-ci. L'herboristerie chinoise, transmise depuis 6000 ans, est une des sciences les plus anciennes. Cette conception de la médecine découle d'une philosophie holistique, le taoïsme, dédié non seulement à la santé et à l'évolution de l'homme mais aussi au rapport organique indissociable entre lui et son environnement, note l'auteur en introduction. L'harmonie qui règne dans le jardin se répercute dans la maison ainsi que dans le cœur et l'esprit de ceux qui y vivent, ajoute-t-il. Cet ouvrage propose non seulement une introduction aux principes de base du taoïsme et à ses applications pratiques mais également à l'art du feng shui.

LES PLANTES
ET LA SANTÉ

Penelope Ody
Traduit de l'anglais
par Mari-Jo Levadox
Éditions Evergreen
Cologne, 2001, 208 pages

La médecine holistique envisage le traitement d'une personne



dans son ensemble, allant au-delà des symptômes physiologiques et en tenant compte des facteurs émotionnels et spirituels liés à la maladie, rappelle-t-on au lecteur dès les premières lignes de cet ouvrage. Dans *Les Plantes et la Santé*, on s'inspire de l'Ayurveda (la médecine indienne traditionnelle), de la MTC (la médecine traditionnelle chinoise) et de la phytothérapie occidentale. Deux index — les herbes de A à Z et — offrent des références quant aux différents noms des plantes dans les trois traditions ainsi que les maladies qu'elles peuvent soulager. Quelques conseils utiles complètent cet ouvrage.

Renée Rowan

ESSAIS QUÉBÉCOIS

Du bon usage de l'hagiographie

LE PÈRE GEORGES-HENRI LÉVESQUE
DOMINICAIN, 1903-2000
Simon Jutras, o.p.
Ed. Médiaspaul
Montréal, 2001, 80 pages

ON M'APPELLE MARGUERITE D'YOUVILLE
Diane Dauphinais
Illustré par Gilles Archambault
Ed. Carte Blanche
Montréal, 2001, 48 pages

Genre édifiant par excellence, l'hagiographie n'est pas le lieu de l'objectivité. Rédigé par un thuriféraire que son admiration



Louis Cornellier

emporte, ce type d'ouvrage plutôt démodé ne tient pas à informer mais à donner en exemple, sans contestation possible, un modèle vertueux à suivre. Pour parvenir à ses fins, l'hagiographe tourne les coins rond, élimine les aspérités qui rendent trop humain son héros et sélectionne à dessein paroles et gestes exemplaires tirés de la vie qu'il examine avec déférence. Exercice inutile et complaisant, diront les plus sévères qui refusent de s'en laisser conter. L'art de l'éloge se serait-il dépassé et la parole admirative coupable de tromperie? Pour ceux qui savent encore lire avec un esprit critique, l'hagiographie n'a pourtant rien de désagréable puisqu'elle peut leur permettre — passionnant exercice de lucidité — de construire eux-mêmes leur propre contre-discours.

Ainsi, ne comptons pas sur le dominicain Simon Jutras pour critiquer, ne serait-ce qu'au passage, le père Georges-Henri Lévesque. Quasi parfait à ses yeux, porteur de toutes les grandes

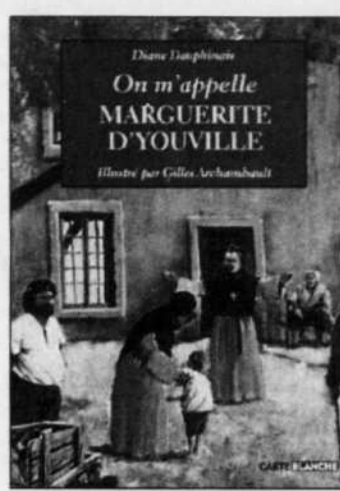
qualités humaines, le fondateur de la faculté des sciences sociales de l'Université Laval de Québec ne saurait, sans injustice, recevoir quelque blâme que ce soit. Qu'il parle du petit garçon de Roberval «frappé par la prédication d'un prêtre de passage» dès l'âge de six ans, du jeune étudiant toujours premier de classe, du religieux socialement engagé ou de l'homme privé à l'intégrité inébranlable, Simon Jutras ne sait le faire qu'avec émerveillement.

Lévesque, c'est vrai, avait du panache et n'a pas souvent démerité. «Souffleur d'énergie», selon la formule de René Lévesque, il a grandement contribué à moderniser l'enseignement social de l'Église au Québec et sa faculté des sciences sociales, fondée en 1938, a dénié quelques générations d'intellectuels d'ici engluisés dans une pensée réactionnaire par la force des choses.

Partisan de la décléricalisation de la politique (cette audace lui vaudra d'ailleurs force embêtements), analyste social et homme d'action courageux (sa fréquente opposition à

Duplessis, qui le traitait de «bolchevique», en est la preuve), sociologue chrétien capable de distinguer le descriptif et le normatif sans exclure l'un ou l'autre, pionnier de l'action éducative internationale (il fut, en quelque sorte, le père de l'Université nationale du Rwanda et l'inspirateur des facultés de sciences sociales de Moncton, de Salamanque en Espagne et de Caracas au Venezuela), le père Lévesque, Benoît Lacroix a raison de le dire, aura montré qu'il est possible d'être libre, chercheur de vérité, courageux et homme d'avenir tout en étant croyant et même prêtre.

Que Simon Jutras, qui fut un collaborateur de Lévesque, s'incline devant un parcours pareil,



voilà qui n'a rien de surprenant ni de répréhensible. Est-ce assez pour convaincre? L'hagiographe, en fait, en met trop pour que le lecteur ne s'interroge pas. Où sont les zones d'ombre qui humaniseraient le personnage? Évacuées. Aussi le lecteur qui n'est pas naïf se voit-il forcé de les reconstituer de son propre chef et de mettre en cause les silences de l'encenseur.

La question du fédéralisme de Lévesque peut-elle se résumer aux «louables intentions» du bon père? C'est un peu court pour justifier le point de vue d'un acteur majeur de notre société sur un débat aussi fondamental. Aussi, que faut-il retenir du sévère jugement de Jutras à l'égard du rôle des médias au moment de la mort de Lévesque: «Par exemple, dans le cas qui nous occupe ici, on a vu un quotidien soi-disant sérieux tomber assez bas sur la voie de l'à-peu-près, du négligé et de l'épate.» Quel quotidien? Quelle fut sa faute? S'agit-il ici de rejeter du revers de la main les critiques qui concernaient la trop grande discrétion de Lévesque au moment des troubles au Rwanda? En n'étant pas clair, en se contentant d'écrire qu'il n'est pas question de réfuter de tels égarements sans plus de précision, Jutras laisse le champ libre à toutes les spéculations et ne rend pas ser-

vice à la mémoire de son héros. Voilà le danger des abus admiratifs: ils finissent par éveiller le soupçon du destinataire qu'ils voulaient subjuguer. L'œuvre du père Lévesque, dont la grandeur est incontestable, aurait bien souffert, pourtant, un regard plus critique.

Une héroïne volontaire
et courageuse

Petit ouvrage pédagogique destiné à un public d'enfants, *On m'appelle Marguerite D'Youville* est un récit biographique naïf et édifiant, rédigé à la manière d'un conte. Pour toucher l'imaginaire des enfants, Diane Dauphinais a choisi de confier la narration à l'héroïne elle-même et de lui faire raconter, sans trop de pompe, les grandes étapes de sa vie exemplaire.

Magnifiquement illustré par le peintre Gilles Archambault, cet opusculé sans prétention, commandé par les Sœurs grises afin de marquer le 300^e anniversaire de naissance de leur fondatrice, charme par sa candeur. La sainte qui raconte aux petits son enfance, son difficile mariage avec un irresponsable, la naissance de ses enfants et son œuvre apostolique se place à leur hauteur et n'insiste pas trop sur le caractère miraculeux de certains épisodes de sa vie.

Diane Dauphinais fait revivre une héroïne plus volontaire et courageuse que surnaturelle et c'est tout à son honneur. Un récit plus objectif et moins fleur bleue aurait-il été souhaitable? Les enfants sont à ce point en manque de véritables modèles de désintéressement que l'hagiographie, dans ce cas, me semble indiquée, sans compter qu'elle s'accompagne ici d'une petite leçon d'histoire.

En annexe, des suggestions d'activités pédagogiques (géographie, histoire, pastorale) viennent compléter ce bel ouvrage enfantin et bien conçu.

louiscornellier
@parroinfo.net

ESSAIS

La petite sœur des cuisines

**LES TROIS VIES
DE SŒUR ANGÈLE**
Catherine P. Yoffé
Québec Amérique
Montréal, 2001, 240 pages

LOUIS CORNELLIER

Qui donc est sœur Angèle? Est-ce une vraie religieuse? L'est-elle encore? Dans cette biographie populaire qui ne présente que le beau côté des choses, Catherine P. Yoffé répond à ces questions en traçant un portrait complaisant de celle que Gainsbourg a déjà chaleureusement appelée «la nonne aux casseroles».

Née en Italie en 1938, Angiola Rizzardo, tout de suite surnommée Ginetta par sa mère, grandit dans un pays douloureusement affecté par les terreurs fascistes et nazies. Dépossédée de ses biens par de petites crapules ivres de pouvoir, sa famille survit sous les bombes sans perdre espoir malgré les circonstances. Enfant enjouée et exubérante, Ginetta trouve déjà son bonheur dans le travail (adolescente, elle cuisine dans un petit café) et la foi du charbonnier.

Débarquée au Québec en 1955 dans le but d'aider sa sœur, déjà installée ici, qui vient d'accoucher, la petite Italienne étouffe vite dans ces fonctions qu'elle cherche à fuir en collaborant avec enthousiasme aux activités d'accueil des immigrants dirigées par les Sœurs du Bon-Conseil. En 1957, une semaine après l'arrivée de ses parents venus la rejoindre au Québec, elle prend la décision d'entrer dans les ordres et devient sœur Angèle.

Dans la communauté, ses talents de cuisinière et d'organisatrice culinaire autodidactes seront mis à profit presque jusqu'à épuisement. Fille du soleil à la foi allègre qui supporte mal la mortification, sœur Angèle vivra plu-

sieurs moments difficiles dans les ordres, mais son engagement ne sera jamais vraiment ébranlé.

Depuis plusieurs années, la religieuse suit des cours d'art culinaire, une activité qui s'intensifiera au cours de la décennie 1970. Elle deviendra même enseignante à l'Institut de tourisme et d'hôtellerie du Québec avant d'apparaître à la télé, pour la première fois, en 1980. Appelée à remplacer au pied levé un collègue incapable de présenter sa chronique à l'émission *Allô Boubou*, sœur Angèle, absolument étrangère au monde de la télé qu'elle n'écoute jamais, crèvera l'écran. Véritable révéla-

tion («Enfin une religieuse qui a du fun!», s'exclameront des milliers de téléspectateurs), la nonne devenue un cuisot couronné de prix prestigieux, sollicitée de toute part, s'installera pour longtemps au petit écran, au grand dam de certaines de ses consœurs scandalisées par son sans-gêne.

La suite, sans histoire, est assez connue, et Catherine P. Yoffé la raconte toujours avec le même souci d'encenser son sympathique personnage. Pas de scandales, donc, puisqu'il n'y en a pas; que de l'anecdote qui glorifie la bonhomie d'une femme pour le moins énergique.

Rédigée à la manière d'un récit linéaire plutôt simpliste, cette biographie de style *people* manque d'étoffe. Dépendante, pour l'essentiel, d'une seule source d'information (le témoignage de la principale intéressée, agrémenté de quelques ouvrages de référence pour la mise en contexte), totalement dénuée de sens critique, elle s'apparente plus à un hommage qu'à un ouvrage biographique digne de ce nom. Parraignée par Les Épicier Métro, peut-être n'avait-elle pas d'autre ambition.

louiscornellier
@parroinfo.net

ESSAIS

Une modération qui agace

**L'ENCHAÎNEMENT
DES MILLÉNAIRES**

JOURNAL DE L'AN 2000
Jean-Louis Roy
Éditions Hurtubise/HMH
Montréal, 2001, 270 pages

LOUIS CORNELLIER

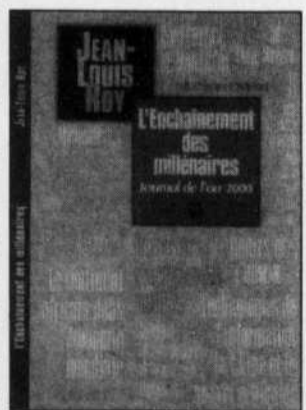
Cocktail de réflexions sur l'état géopolitique du monde actuel et à venir ainsi que sur les grandes questions susceptibles d'affecter la famille humaine au cours du troisième millénaire, le *Journal de l'an 2000* de Jean-Louis Roy, intitulé *L'Enchaînement des millénaires*, manque de nerf et ennue rapidement.

À partir de sujets essentiels (avenir des grandes régions culturelles et économiques du monde, plus particulièrement la Chine, l'Afrique et la zone israélo-palestinienne, développement des nouvelles technologies, génome humain et clonage, tragédies occasionnées par le sida et autres maladies graves, enjeux environnementaux, mondialisation de l'économie libérale, etc.), l'ancien directeur du *Devoir* (1981-86) mène des réflexions qui s'apparentent à des éditoriaux trop prudents, obsédés par la recherche d'une sorte de «juste milieu» peu stimulant. Touche-

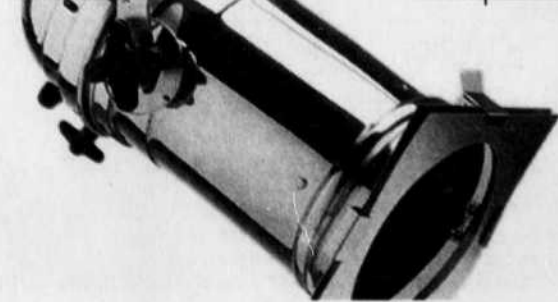
à-tout informé, Jean-Louis Roy, à l'heure de prendre position, formule des opinions molles et convenues.

Libéral modéré qui craint les abus de la mondialisation, écologiste raisonnable partisan du principe de précaution, humaniste soucieux de la diversité culturelle, Roy se retrouve souvent du bon côté des choses... sans pour autant se départir de sa complaisance envers ceux (les multinationales, le gouvernement américain, Eltsine, la Banque mondiale, le FMI) qui contredisent souvent ces beaux principes. La modération, qui peut être une belle qualité en certaines circonstances, agace lorsqu'elle devient prétexte au refus de l'audace et à la mollesse des convictions.

Essayiste au style limpide, Jean-Louis Roy signe ici un journal terre et décevant qui ménage trop la chèvre et le chou.



Cahier spécial



Rentrée

culturelle



août 2001
Tombée publicitaire
le 17 août 2001

LE DEVOIR

LIVRES

L'EST EN WEST

Barre de cuir de Barbus

«Il avait perdu sa virginité sur ce pont, à seize ans, avec la belle Liliane. Le traverser lui rappelait toujours des souvenirs agréables, du temps où il avait des rêves.»
Catherine Meritxell Deslongchamps
Thomas

Il suffit parfois de rouler seul un moment, pour descendre en rappel dans nos peurs, nos échecs, nos erreurs, notre impuissance. C'est le repaire de nos Barbus intimes, qui bourrent les nuits de fagots séchés auxquels ils boutent ensuite le feu. Nuits d'orage, éclairs fous, incendies. Les Barbus rôdent dans les chambres, les salons ou les chiottes, et possèdent le terrible pouvoir de convertir un grain de beauté en cancer de la peau, et chaque geste de l'autre, chaque parole, en offensive contre soi. Il faut leur résister, mais leur tactique est géniale: nous sommes effrayés, nous avons peur, notre peur se mue en colère ou en rancune, et nous voilà persuadés que l'autre est un salaud, qu'il en veut à notre âme, notre terre, notre intégrité. Alors escalade, et bientôt haine. Quand on se durcit les Barbus se frottent les



Jean Pierre Girard

mains, quand on se fâche ils rient, quand on prend les armes ils tapent des high five, ils viennent de shooter pour trois points. Leurs commandos pilonnent la terre en permanence. Leur première équipe tourne à la verticale du Proche-Orient depuis 50 ans, leur seconde cautionne l'assassinat d'innocents par l'ETA. Etc. En mille lieux, les Barbus sévissent, et le père d'Aurélié, absente quelques jours, résiste mal aujourd'hui à ses propres écœurants. Alors il avale de l'asphalte comme si l'essence était gratuite, il roule, il pense à l'avenir de cette gosse, et il verse peut-être une petite larme, mais à 90 km/h, rien n'y paraît.

Déraper est ainsi toujours possible. Imaginer cette planète déserte ou folle, aussi. On crie, on appelle, on prie, mais ça résonne comme dans un seau. J'ai un ami, Rémy, deux fois vainqueur du cancer, et porteur des expressions les plus savoureuses du monde. Au sujet de cette solitude et de cette impuissance, il dirait: «C'est comme un grand boutte pas de maison...» Comme devant le plus long cul-de-sac du monde, tiens, la 109, après Amos, vers les barrages. Rien pendant 300 kilomètres, à deux ou trois reprises, ça place un gars. Je ne l'ai pas roulée encore, mais je me la ferai, peut-être avec petit-Louis Hamelin et sa Solène, partis vivre un an de bois en Abitibi. La 109 est quelque chose de trop grand pour mourir avant.

Et «Barre de cuir», c'est le seul patois que j'ai entendu dans la bouche de mon père. Jamais dit tabarnak, jamais dit ostie, du moins pas à ma connaissance. Et j'ai voulu le mettre en titre, comme ça, pour rien. (Vous ne faites jamais rien pour rien, vous? J'ai l'impression, moi, que ce sont là mes activités les plus précieuses.)

À L'Équerre

Bonjour, bonjour, bonjour, vous inquiétez pas, j'ai déjà vu neiger, je redresse. Je suis au lac à l'Équerre, près de Saint-Jovite. Première invitation acceptée, chalet de Michèle, qui loue ici pour l'été mais s'absente une semaine, Cape Cod, je crois. D'abord, je ne vois pas la pertinence de quitter cet endroit magnifique, mais elle part avec deux vraies copines, Danielle et Geneviève, et là je comprends mieux, l'amitié vaut Cape Cod. «Vous le voulez? Il est à vous.» Belle dame. Il y a de la graine d'essentielle là-dedans, et je sais que ses proches le savent. Et elle a manifestement fort bien lu le premier article: sur la table de nuit, cadeau de séjour, un Tê Bheag, «Possibly the best blended whisky you have ever tasted», affirme l'étiquette. Vous tasteriez vous-mêmes, mais je vous le très recommanderai.

Je crèche donc gratos dans l'un des chalets de Gilles Lanthier, qui a vu se développer le lac à l'Équerre. (C'est Jos Lanthier, dit Bourdeau, le grand-père, qui a défriché et transformé sa terre en lots vendus un par un.) Lise, sa compagne, promène les chiens, rentre du bois, tape des thèses, elle doit cuisiner aussi, c'est comme rien. «À l'époque», dit Gilles, icitte y défrichaient du gros pin, pis y savaient plus quoi faire avec le bois, y l'faisaient brûler en tas. *Ashteur on va acheter une planche 2 X 6, ça nous coûte cinq piastres...* Gilles n'en revient pas de son monde, s'étonne de tout, mais sait encore rire. C'est le seul homme que je connaisse qui s'est foulé une cheville pendant un voyage de pêche. Si vous lui en parlez, il vous racontera Senneterre, entre mille intrépides activités, dont celle de basculer dans une côte avec un tracteur à pelouse. Heureusement, j'étais là à ce moment précis, pour l'empêcher de se retrouver sur la coque — et je crois que c'est moi qui suis verni. Lise l'a sermonné, lui a passé un vrai Monsieur Savon. Dans sa remontrance cramoisie, il y avait autant de colère que d'admiration. C'est qu'elle l'aime, simplement. Et c'est près de lui qu'elle veut mourir. Point. Ça mettrait à la rue pas mal de psys, si on finissait par se poser sérieusement cette petite question-là. Près de qui veut-on non seulement vivre, mais aussi mourir? Ça réglerait beaucoup des insignifiances que nous prenons pour des montagnes. En tout cas, aveants comme Lise et Gilles, d'habitude c'est dans les archives de l'ONF.

Suggestions de la semaine

1. Faites l'amour (à deux). Si vous saviez comment les Barbus tapent du pied quand vous faites l'amour (à deux). 2. Souriez à un inconnu (le masculin est utilisé ici pour alléger le texte). Dites-lui bonjour. Si vous êtes culottés sans bon sens, offrez le café. 3. Sortez sous la pluie, baignade si possible. Et si vous pouvez le faire à deux aussi, eh ben... Eh ben, chanceux.

Pédalo, paix et surréalisme

Le lac à l'Équerre. Pas de moteurs, lac de tête, abreuvé par des sources souterraines — écoulements de Tremblant entre autres. Au début, un lac à truite, mais d'aucuns ont ensemencé du maskinongé. Imaginez la curée. Si vous ne savez pas de quoi a l'air un maskinongé adulte, prenez une gosse de huit ans («Et demi, papa»), faites-lui tendre les bras en croix, et expliquez-lui le plus doucement possible que les plus gros maskinongés sont à peu près de cette longueur-là. Alors les truites, il n'y en a plus, mais des achigans les ont remplacées — sont plus vifs, mais néanmoins succulents en charbon, papier de plomb, petites patates, basilic ou menthe, mettez de l'eau en masse, un sachet de soupe à l'oignon, et votre fleur préférée. Miam. Je suis en pédalo, dans le milieu du lac ensoleillé,



JEAN PIERRE GIRARD

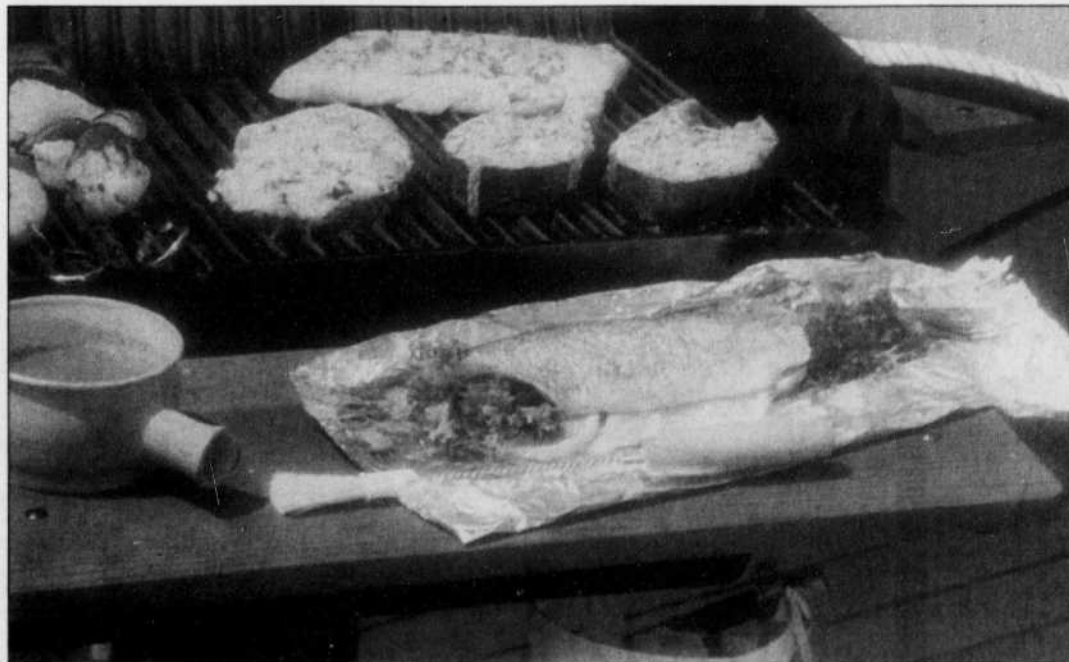
«Aurélié est enfin là. Elle pêche à la prise des têtards et des grenouilles, de l'eau aux cuisses. Sa vie coule comme une eau, chaque rien devenant le prétexte à des souvenirs qui m'échappent déjà.»

«Poème, oui, puisqu'il faut s'égarer. La ville n'a qu'une rumeur, la même toujours, une plainte insistante à l'heure du repos, quand la tête brasse des images aussi vieilles qu'une vie, adieux, tristesses, ces petits désastres qui ont fait de nous des bêtes effrayées, léchant leurs plaies dans des criques obscures. Poème. Poème si nous arrivons au bout de l'abandon, avec le bégaiement presque heureux des êtres après l'abîme.»

je tiens le gouvernail. Monsieur Savon dort à gauche, j'être tant que je peux une petite bière allemande, je dérive et je lis *Tout près*, de Louise Dupré (offert par Manon, dans un élan de larmes et de grâce, au moment de la perte du père de ses enfants; courage, mon amie). C'est complètement surréaliste, et Dupré continue d'être Dupré, dans son œuvre poétique, c'est-à-dire dense et juste. «*Apprendre à prononcer le nom de mon père en souriant, consentir, solide devant les carillons des églises.*» Souvenir d'une conversation avec Louise, il y a cinq ou six ans, à Limoges je crois; il n'était guère question pour elle d'être tranquille avec l'idée du père. Et maintenant, dans *Tout près*, je crois discerner sagesse et paix — ou je sais les inventer, ce qui est aussi bien. Plus loin: «*Ces petits désastres qui ont fait de nous des bêtes effrayées, léchant leurs plaies dans des criques obscures. Poème. Poème si nous arrivons au bout de l'abandon, avec le bégaiement presque*

heureux des êtres après l'abîme.» Si ce n'est pas ça, appeler la joie et se dresser contre les Barbus, je n'y connais rien. (Comme je souhaite à mes amis de retrouver un peu de foi... Quelques traces, des souvenirs poreux, pas trop marqués, pas trop salopés. Et à mes ennemis, s'il en reste, ou s'il en pousse à cause de ces carnets, aux jaloux, aux crotales, comme à tous les chercheurs de bestioles, qui en trouveront évidemment toujours, je le souhaite aussi.) Mais, surréaliste, disais-je. Et c'est pas fini, écoutez ça.

Il est 18h, donc, soleil de générique, et voilà qu'Aurélié, ma seule fille, qui me rejoindra demain, choisit exactement ce moment pour appeler... Aïe. Sur ré a lis teu. Parler à Aurélié, grâce à ce cellulaire de merde, au milieu du lac à l'Équerre, lisant Dupré, qui parle du père... Nous vivons quand même une époque formidable. Nous devons tant à ceux d'avant, qui nous ont permis d'approcher ainsi les cimes. (Image: vous et moi, assis sur une pile



ARCHIVES LE DEVOIR

«Sont plus vifs, mais néanmoins succulents en charbon, papier de plomb, petites patates, basilic ou menthe, mettez de l'eau en masse, un sachet de soupe à l'oignon, et votre fleur préférée. Miam.»

de livres. On jase. À nous de jouir de ce privilège, à nous aussi d'assumer cette responsabilité. On ne peut arrêter les tueries au Proche-Orient, mais on peut parler, écrire, apprendre, et être des passeurs. Petits peut-être, mais tenaces et acharnés. Rappelez-vous, c'est toujours l'hirondelle, dans un ballet grandiose, qui pourchasse la corneille qui s'est trop approchée des oisillons.)

J'en étais où? Ah oui, la vie. Sur Chemin Le boulé Est, entre Lac-Supérieur et Val-des-Lacs, à proximité du lac aux Quenouilles. Les sentiers où marcher. «La grise». Très recommandé. Apportez du mélange montagnard, noix, miel, raisins secs, dattes, etc. J'ai appris ça à Katimavik, Bowen Island pendant trois mois, c'est en British Columbia, j'avais vingt ans, ça fait vingt ans.

Le lendemain, la beauté

Aurélié est enfin là. Elle pêche à la prise des têtards et des grenouilles, de l'eau aux cuisses. Sa vie coule comme une eau, chaque rien devenant le prétexte à des souvenirs qui m'échappent déjà. Je pourrais la filmer, le photographeur, tenter de retenir ce que je vois, mais j'aurais les yeux fermés, à travers l'objectif, sur ce qui de toute façon fuit. Alors de temps en temps je résiste aux clichés, je suis probablement très, très con. («Viens voir, papa!»)

On s'est offert elle et moi deux jours de nettoyage, on carbure aux fruits et légumes — Savon n'a pas voulu jouer avec nous. Ce n'est pas que nous n'aimons pas la viande (même si depuis l'affaire d'une tête de rat dans un Big Mac, Aurélié ne veut enfin plus rien savoir des McDo, yé, un combat de moins à mener), c'est seulement pour aller visiter une autre partie de nous. Nous pêcherons demain soir des poissons incroyables, grâce aux conseils du Spécialiste, un autre prénom Gilles, père du compagnon de la mère d'Aurélié, lequel compagnon est aussi le papa du demi-frère d'Aurélié, enfin je vous passe les détails, mais j'ai l'impression que de nos jours, si on voulait inviter cinq personnes, ça prendrait six chambres. («Papa! Viens-tu?»)

Je balaie du regard l'intérieur de ce chalet envahi par les Barbies, je vois le Tê Bheag, certes un peu entamé, et j'espère que la grande roue du Bien va tourner, afin que soit rendu à cette Michèle immense un peu de ce qu'elle permet. J'ai une chance que mon petit talent n'arrivera jamais à décrire. Alors s'il vous plaît, aujourd'hui, vous allez y mettre du votre avec moi (comme dans *Les Cent Tours de Centour*, vous vous souvenez? le bracelet qu'on se coupe, Toutoutoutoutoutoutoutout). Vous allez vous efforcer de voir dans votre voisin quelqu'un qui porte des perles et des trésors. Parce que c'est vrai, même s'il a une face à fesser dedans. Et votre regard et vos mots, dès lors, feront jaillir d'autres pépites. (Répétez à une femme qu'elle est belle pendant sept jours ou 37 ans, et regardez-la embellir à mesure.) Le langage possède cette force étrange et grandiose d'appeler la vérité. («Papa!!!») Et de faire un père cesser d'écrire, afin d'à la prise pêcher des ouaouarons.

Dmdd

Derniers mots de Dieu, je répète les consignes, pour ceux qui étaient dans leur saturday morning headache depuis un mois; pas de consignes. Seulement ce que vous croyez que seraient les Dmdd. Un porto au gagnant, c'est moi qui régale. Suite tépidante de ce concours débile, suggestion de Hélène Huot, de Québec: «Avoir su...» (Dieu, le doigt dans l'œil jusqu'à l'os du coude. Tripette l'ubiquité et la science infuse. Le voilà ramené à Sa mortelle imperfection. Ses espoirs éteints, Ses coups d'épée dans l'eau. Je me demande si Dieu a déjà fait réchauffer des restants, et si nous en faisons partie.)

Je nous souhaite à tous, cette semaine, de rester debout, solides et pacifiques, devant qui vous savez, ça commence par B, et ce n'est pas Barbie.
redaction@ledevoir.com

Depuis 1990, Jean Pierre Girard a publié quatre recueils de nouvelles aux Éditions de L'Instant même, ainsi qu'un roman, Les Inventés (1999).

Les anges de la route

Curieusement, je suis dans une forme tellurique, splendide — me perdre dans les terres me fait souvent cet effet-là. (Je suis dans les Bois-Francs, mais bien en peine de dire où exactement.) J'arrête dans une cabane à patates, et je m'appête à commander sans sourciller une grosse poutine. (Au seul mot poutine, mon foie supplie.) La jeune propriétaire, bien en chair, s'appelle Madeleine. Je regarde Madeleine droit dans les yeux, comme un chat regarde son panier, j'y mets tout ce que je suis, et je lui dis:

— Madame Madeleine, je serai clair. Faites-moi votre meilleure poutine. Plein de fromage, pas trop de sauce, plein d'amour dedans, et je vous la paye le double.

Madeleine me regarde une seconde, interloquée. Ce n'est pas la première poutine qu'elle vend, pas le premier cinglé qu'elle sert, elle disparaît derrière d'impressionnantes friteuses, pour revenir au bout de quatre minutes, les yeux plein d'amour, elle prend bien son temps, et elle dit:

— Pour vous, ça va être le même prix... Seigneur. Sei-gneur. Qu'est-ce que vous avez toutes à être si belles?

Perle d'Au

Papa, Savon vient de me frencher.

- Ouash.
- Une grande lichée.
- Ouash. Lé-chée.
- Lé-chée. Ben non, papa. Pas si pire. Ça goûte rien.
- Où t'as appris ce mot-là, frencher?
- À l'école. (Aurélié va dans une école dirigée par une congrégation religieuse...)
- À l'école?
- Ouais.
- Non mais... Qu'est-ce que je vais faire avec toi?
- C'est plutôt moi qui vais m'occuper de toi...
- Je te laisserai peut-être pas faire... (Je la teste, je crois que nous commençons là une longue et intéressante conversation.)
- Bon. Là-là, je vais lire un peu.
- (Non mais Barre de cuir... De ciboire. Mais je l'ai prononcé tout bas.)

PHILOSOPHIE

L'homme seul

GEORGES LEROUX

«*Mon cher Marc, je suis descendu ce matin chez mon médecin...*», première phrase inoubliable. Dans son carnet de notes sur les *Mémoires d'Hadrien*, Marguerite Yourcenar rappelle que le dédicataire de cette longue lettre n'est nul autre que le jeune Marc Aurèle. Elle rappelle aussi une phrase de Flaubert: «*Les dieux n'étant plus, et le Christ n'étant pas encore, il y a eu, de Cicéron à Marc Aurèle, un moment unique où l'homme a été seul.*» Relisant, à travers l'admirable traduction que vient d'en donner Pierre Hadot, le *Manuel d'Épictète*, on est ramené à la figure énigmatique de son auteur, Arrien de Nicomédie, et de son maître, Épictète, tous deux proches d'Hadrien et, comme lui, passionnés de philosophie et adeptes de ce stoïcisme qui fascina les empereurs.

À ce moment où le paganisme s'apprête à livrer le passage au christianisme, la philosophie prend le relief même de la culture de Rome. Non seulement parce que les empereurs vont la consacrer en soutenant son enseignement dans les quatre grandes écoles (l'Académie, le Lycée, le Jardin et le Portique) mais surtout parce qu'ils s'y engagent eux-mêmes dans la conduite de leur vie. De cette jonction unique, deux témoins privilégiés nous sont parvenus: les *Pensées pour moi-même* de Marc Aurèle et le *Manuel d'Épictète*, rédigé comme les *Entretiens* (dont il dépend) par son fidèle auditeur, Arrien.

Revenons un instant à Yourcenar, qui, au moment de mourir, nous montre Hadrien heureux de lire une lettre d'Arrien, alors gouverneur de la Petite Arménie. De quoi Hadrien lui est-il reconnaissant? La lettre d'Arrien lui offre, dit-il, le don qui lui est nécessaire pour mourir en paix, une image de sa vie telle qu'il aurait voulu qu'elle fût.

Hadrien a-t-il connu le *Manuel*? Tout le laisse supposer. Quand il le rédige, Arrien a déjà suivi les enseignements d'Épictète durant de nombreuses années. Venu, aux alentours de l'an 108, de sa Bythinie natale vers Nicopolis, une ville grecque où l'empereur Domitien avait fait s'exiler le philosophe en 94, il est déjà un jeune homme formé aux affaires de l'Empire. La liste des postes qu'il occupa est longue, de l'Espagne à la Cappadoce, et on peut penser qu'il contribua à faire connaître, durant toutes ces pérégrinations, l'enseignement de son maître, dont il avait fait le cœur de sa vie. Né en 85, la date de sa mort ne nous est pas connue, mais il fréquenta aussi bien Hadrien, dont il fut l'ami intime, que Marc Aurèle. Quand elle le cite, Yourcenar n'inventant rien, elle ne fait que reprendre l'un des rapports de mission qu'il rédigea pour Hadrien, dans lesquels il avait l'habitude d'insérer des fragments stoïciens et des rappels d'Homère.

Une date incertaine

La date de rédaction des *Entretiens* et du *Manuel* demeure incertaine mais ne saurait être trop éloignée du séjour de jeunesse d'Arrien auprès d'Épictète. Il faut le déduire du fait qu'Arrien se montre peu désireux d'intervenir dans la pensée de son maître, soucieux au contraire de la transmettre fidèlement. Pénétré des grands principes du stoïcisme, il leur donne une formulation claire et systématique.

La fortune de ce petit *Manuel* lui vient de son apparente simplicité. Apparente, il faut insister là-dessus car, comme Pierre Hadot le montre dans une riche introduction, la doctrine stoïcienne, parce qu'elle repose sur la synthèse d'une physique déterministe et d'une éthique où la liberté est une forme de consentement absolu, est rien moins que simple. Son fondement, la doctrine de la primauté du bien moral, suppose une séparation claire des choses bonnes, comme la vertu, et des choses indifférentes, qui ne dépendent pas de nous, comme la

maladie et la mort. Le sage ne souffre pas de ce qui ne dépend pas de lui, il ne souffre que du mal moral. La hauteur et l'exigence de cet idéal d'invulnérabilité ne s'imposent pas d'elles-mêmes, il faut le détourner par une physique où la nature est identifiée comme pure raison.

Quelle liberté?

Tous ceux qui se sont approchés du stoïcisme savent combien il est difficile de s'accorder avec son concept de liberté. S'il ne s'agit, pour reprendre le mot de Nietzsche, que d'aimer son destin, de quelle liberté s'agit-il? Sur ce point, le *Manuel*, parce qu'il est un instrument d'ascèse personnelle, l'exprime aussi bien qu'il le rend possible: la liberté est d'abord la liberté du choix de vie, du choix d'embrasser la vie bonne, car seul ce choix est ultime. «*Seul le choix de vie peut se vaincre lui-même.*» Éditeur et traducteur de Marc Aurèle (*Pensées pour moi-même*, Les Belles-Lettres, 2000), Pierre Hadot a consacré à cet idéal de souveraineté une étude à laquelle il a donné un titre qui en résume l'essence: *La Citadelle intérieure* (Fayard, 1992).

Discipline du désir et de l'action, le stoïcisme impérial est en son essence un regard sur le temps, sur le caractère provisoire de toute chose. C'est le sens de cette parabole de l'escalier à terre, où l'être humain s'attache et de laquelle il est rappelé par le capitaine pour mourir.

Comment cet idéal a coïncidé avec les idéaux de la Rome impériale, comment l'ascèse et la souveraineté furent pour des empereurs des maximes susceptibles de guider leur action au point qu'ils deviennent eux-mêmes philosophes, ces questions ont beaucoup agité la tradition du *Manuel d'Épictète*. Mais personne n'a représenté cet idéal de vie avec autant de rigueur que Marguerite Yourcenar. Quand elle fait dire à Hadrien: «*Ne t'y trompe pas, je ne suis pas encore assez faible pour céder aux imaginations de la peur, presque aussi absurdes que celles de l'espoir et assurément beaucoup plus pénibles. S'il fallait m'abuser, j'aimerais que ce soit dans le sens de la confiance; je n'y perdrais pas plus, et j'en souffrirais moins.*», elle montre comment elle est proche d'Épictète et d'Arrien.

«*Petite âme, âme tendre et flottante, compagne de mon corps qui fut ton hôte, tu vas descendre dans ces lieux pâles, durs et nus, où tu devras renoncer aux jeux d'autrefois. Un instant encore, regards ensemble les rives familières et les objets que sans doute nous ne reverrons plus... Tâchons d'entrer dans la mort les yeux ouverts.*»

Le *Manuel* est fait pour être mis en exercice, sans cesse repris et travaillé, comme les *Mémoires d'Hadrien*. Il est rare que Le Livre de Poche accueille en première édition un travail érudit d'une telle richesse. Grâce à Pierre Hadot, qui il faut remercier, il pourra continuer de l'être.

MANUEL D'ÉPICTÈTE

Arrien de Nicomédie
Introduction, traduction et notes
par Pierre Hadot
Le Livre de Poche, «Classiques
de la philosophie»

CAROLINE MONTPETIT
LE DEVOIR

Louis Gauthier est de ces écrivains qui tirent longuement leurs projets, laissant passer plusieurs années entre chaque tranche, au point qu'un jour les livres arrivent quand on ne les attend plus. Alors Gauthier surgit avec la suite d'un projet entamé il y a des lustres. C'est le cas du tome II des *Aventures de Sivilis Pacem et de Para Bellum*, paru à la Bibliothèque québécoise, qui exceptionnellement publiait la première édition. Le tome II est bien sûr la suite du tome I, paru en 1970, soit immédiatement après *Anna*, premier roman de l'auteur, à la fois drôle et douloureux, écrit à vingt ans et qui lui valait une reconnaissance certaine.

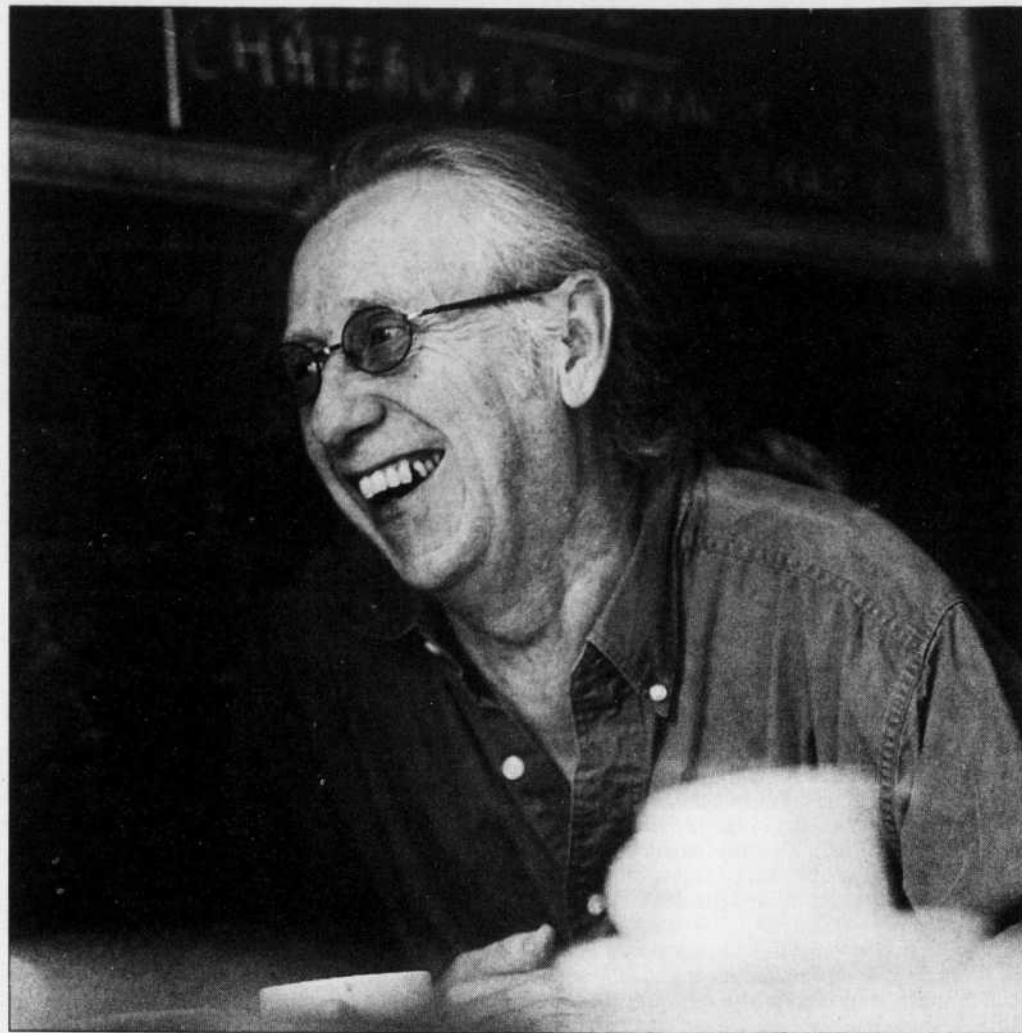
En latin, les noms combinés de Sivilis Pacem et Para Bellum signifient: si tu veux la paix, prépare la guerre. Dans le roman de Louis Gauthier, ce sont deux des personnages d'un écrivain québécois, qui évoluent en compagnie du méchant Scrap Book et de la planteuse Lolly Pop, de Pierrejean-jacques Jacquesjean pierre ou de Spark Plug, sans parler de Nini et Néli, deux affriolantes et indispensables compatriotes de notre écrivain. Celui-ci est tourmenté par l'ambition de faire de l'argent en écrivant le scénario d'un film pour Hollywood, dont il doit pourtant réécrire plusieurs passages, selon les ordres de Scrap Book.

Gauthier, qui a été président de l'Union des écrivains du Québec, en profite pour écorcher un brin le milieu littéraire, et l'ouvrage suscite quelques bons éclats de rire et quelques réflexions sur l'acte d'écrire. Si son expérience à la présidence de l'Union des écrivains a beaucoup alimenté ce livre, reconnaît-il, il ne faut pas voir là de réglemens de comptes. Car n'oublions pas qu'il s'agit ici d'un roman.

Ainsi lira-t-on, en page 58, que «*quelques-uns [des écrivains] se conduisent dans leur vie privée comme des rustres et des pourceaux, mais écrivent des pages immortelles d'élegance et d'élevation. Plusieurs, dont les œuvres sont pleines de subtiles et délicates nuances, n'auraient aucun scrupule à assassiner père et mère pour obtenir un prix, une bourse, une décoration, un voyage à l'étranger, une résidence dans une université.*»

Quant à ces bourses et distinctions, de soutenir Gauthier dans une petite boutade en bas de page, elles viennent d'autant plus facilement du gouvernement qu'un roman est nationaliste. Pour tant, dans la vraie vie, Louis Gauthier, lui-même boursier du ministère

Les hauts et les bas d'une vie d'écrivain



ERIC ST-PIERRE LE DEVOIR

L'écrivain Louis Gauthier

des Affaires culturelles pour un livre à venir, prend la défense des écrivains québécois. Il précise d'ailleurs que le montant des bourses d'écriture n'a pas changé depuis plusieurs années et que, sauf exception, on ne vit pas en écrivant des livres au Québec. «*Cela prend dix millions d'habitants pour faire vivre une littérature*», constate-t-il.

Son livre, qui se lit d'un trait en rigolant un bon coup, est d'ailleurs truffé d'allusions au fait que la littérature prend une place de moins en moins grande dans la société. Ainsi, toujours en bas de page, on note que Michel Tremblay est un «*dramaturge québécois qui connut une grande popularité au siècle dernier*», ou que James Joyce et Marcel Proust sont «*deux écrivains décadents*». Mais qu'à cela ne tienne, et foin de sarcasmes, l'écrivain romantique n'est pas bien loin sous le cynisme de Louis Gauthier. Aussi y va-t-il joliment de son émerveillement pour le pouvoir de l'écrivain, qui peut, en restant bien assis dans son fau-

teuil, aller se balader à Venise ou à Los Angeles, en amenant sa troupe de lecteurs à sa suite, ou faire apparaître Philippe Sollers d'un claquement des doigts.

D'ailleurs, au-delà de son séjour à l'UNEQ, c'est une expérience antérieure au cinéma qui a inspiré les deux tomes des *Aventures de Sivilis Pacem et de Para Bellum*. Ces romans, si l'on peut parler ici de romans, sont nés de la participation de Gauthier à la production du film *Valérie*, qui dévoilait les charmes de Danielle Ouimet, avec Denis Héroux.

L'expérience, si elle a eu un gros succès commercial, ne lui a pas plu, ce qui n'a pas empêché l'écrivain de travailler longtemps par la suite comme concepteur-rédacteur en publicité. Et plus de trente ans après avoir écrit le tome I des *Aventures...*, il s'est replongé dans cet univers comme s'il l'avait quitté hier.

«*Ce livre est quand même venu par surprise*, confie-t-il, au sujet du tome II. *C'est sur autre chose que je travaillais, c'était sur la suite du*

Pont de Londres, *une suite qui doit s'appeler Voyage au Portugal avec un Allemand, que je traîne depuis des années, livre sur lequel j'avais donné un gros coup, l'an dernier, un trois mois à temps plein, que je pensais avoir terminé.*»

Contrarié de devoir retravailler un manuscrit qui ne le satisfait pas, Gauthier se lance dans la suite des *Aventures de Sivilis Pacem et de Para Bellum*, pour s'amuser. Le temps de se détendre avant d'entreprendre la suite du voyage, le même qui nous a déjà menés en Irlande et à Londres, avec *Voyage en Irlande avec un parapluie* et *Le Pont de Londres*, et qui devrait se poursuivre, après le Portugal, au Maghreb, si le temps le permet.

LES AVENTURES DE SIVILIS PACEM ET DE PARA BELLUM

TOME II
Louis Gauthier
Bibliothèque québécoise
2001, 210 pages

ESSAIS

Apprivoiser l'art

prendre chacune une œuvre d'art donnée — est la façon dont l'image, à chacun des chapitres, est montrée comme servant une utilité, un idéal ou une fonction différente. Les titres des divisions de l'ouvrage sont d'ailleurs éloquentes: «*Le spectateur ordinaire: l'image récit*», «*Tina Modotti: l'image témoin*», «*Robert Campin: l'image énigme*», «*Marianna Gartner: l'image cauchemar*», «*Claude Nicolas Ledoux: l'image philosophie*», «*Peter Eisenman: l'image mémoire*», et ainsi de suite.

C'est donc en s'attardant à une œuvre précise par chapitre que Manguel traite des différentes fonctions que peut remplir l'art. Tantôt il sera l'outil de la propagande religieuse (pensons à toute l'iconographie des peintres flamands du XV^e siècle), tantôt il sera au service de l'éthique qui veut que l'on garde en mémoire les événements où ont péri des milliers d'innocents, tantôt encore ce sera l'histoire qui bénéficiera des témoignages temporels que sont les œuvres d'art, cette fonction ayant d'ailleurs été capitale avant l'ère de la photographie. Parfois l'image dénonce, parfois elle loue, parfois elle invente, mais toujours elle s'inscrit dans un continuum, celui des siècles, celui de la vie humaine.

C'est dans cette optique de sensibilisation à l'art que Manguel aborde son *Livre d'images*.

À ce titre, plusieurs de ses réflexions sont plutôt élémentaires. Le lecteur ayant suivi le moindre petit cours d'histoire de l'art sera déjà au parfum de bon nombre des allégations de l'auteur — le chapitre sur le langage iconographique de Campin et de ses contemporains s'adresse vraisemblablement aux néophytes. Manguel, par ailleurs, s'érige contre toute association du contenu de son livre à cette discipline universitaire dont il juge les représentants, tout comme les critiques, pédants et hermétiques. Ainsi, il faut prendre l'ouvrage pour ce qu'il est: une tentative d'amener les profanes à apprivoiser l'art en exposant les diverses fonctions qu'il a occupées à travers l'histoire.

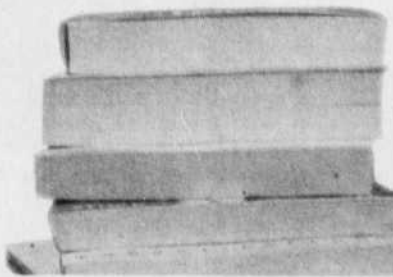
À la lumière de cette prémisse, nul ne se surprendra de constater que parfois l'anecdote prend le pas sur le contenu formel. Alors que certains épisodes de la vie des artistes dont il est question concourent à l'interprétation de leur œuvre, d'autres servent le même voyeurisme que celui des magazines à potins. Par exemple, si la cruauté de Picasso envers sa maîtresse Dora Maar peut mettre en

contexte les nombreux tableaux du maître abordant le thème d'une femme en larmes, les beuveries auxquelles a pu se livrer Joan Mitchell avec Jean-Paul Riopelle et Samuel Beckett sont de fort peu d'intérêt et n'expliquent en rien l'œuvre de la peintre.

Cela dit, force est d'admettre que le curieux moyen appréciera probablement ces incartades dans la vie privée des artistes. Qui plus est, quand la digression se fait historique, par exemple lorsqu'il est question des débuts de la photographie ou encore de la lucrativité du commerce du sel sous Louis XIV, on sait gré à l'auteur de ses dissolutions.

Suivant toujours cette volonté de parler d'art et d'histoire sans pour autant donner dans le rigorisme et l'hermétisme de l'histoire de l'art (selon la vision que s'en fait Manguel), l'exploration des différentes œuvres répertoriées ne se fait pas de façon chronologique, ce qui contribue à l'aspect décousu de la prose de l'auteur. Décousue, certes, mais sans prétention au didactisme ou à l'élaboration de nouvelles théories. *Le Livre d'images*, en l'occurrence, porte fort bien son nom et propose aux lecteurs de s'attarder un instant au monde merveilleux — et surtout accessible — de l'art.

Cahier spécial



Rentrée
littéraire



août 2001
Tombée publicitaire
le 17 août 2001

LE DEVOIR

LES ARTS

ARTS VISUELS

L'archéologie de Corridart

CORRIDART REVISITED/25 ANS PLUS TARD

Galerie d'art Leonard et Bina Ellen
Université Concordia
1400, boul. de Maisonneuve Ouest
Jusqu'au 18 août

BERNARD LAMARCHE LE DEVOIR

En février 1996, Nancy Marrelli, directrice des archives de l'université Concordia, et Kim Gauvin, alors en train de terminer un mémoire de maîtrise, *Corridart Revisited - Excavating the Remains*, depuis déposé à la même université, ont appris que des documents relatifs au procès *Corridart* (dessins techniques, cassettes, films et photographies), conservés au Centre de pré-archéologie du Palais de justice, allaient être détruits faute d'espace. Des mesures furent prises à ce moment pour que les Archives de Concordia acquièrent ces précieux documents.

Ces documents n'ont pas fini de nous permettre de mieux comprendre les enjeux sociaux, politiques, économiques et esthétiques de cet épisode malheureux de l'histoire de l'art québécois. *Corridart* compte en effet parmi ce que la sociologie de l'art française Nathalie Heinrich a qualifié de «*rejet de l'art contemporain*». *Corridart Revisited/25 ans plus tard*, l'exposition au double titre, permet de réaliser, documents à l'appui, l'archéologie de l'événement. Des photographies, quelques œuvres d'échelle réduite, quelques dessins et autres artefacts, voilà ce dont est fait l'accrochage. Autant qu'un «*retour*» sur *Corridart*, l'exposition est l'occasion de se réjouir d'une belle capture par les gens des Archives de l'université Concordia. Elle est en partie rendue possible par ce sauvetage.

Marquer un anniversaire: c'est là le but avoué de l'exposition organisée par Sandra Paikowsky, professeure d'histoire de l'art de l'université Concordia, et par Marrelli. Célébrer *Corridart*. Commémorer ses visées et ce qui a été détruit. En cela, l'exposition échoue à réellement se positionner dans le discours sur *Corridart*, dans la mesure où, pour une grande partie, elle reconduit ce qu'on sait déjà.

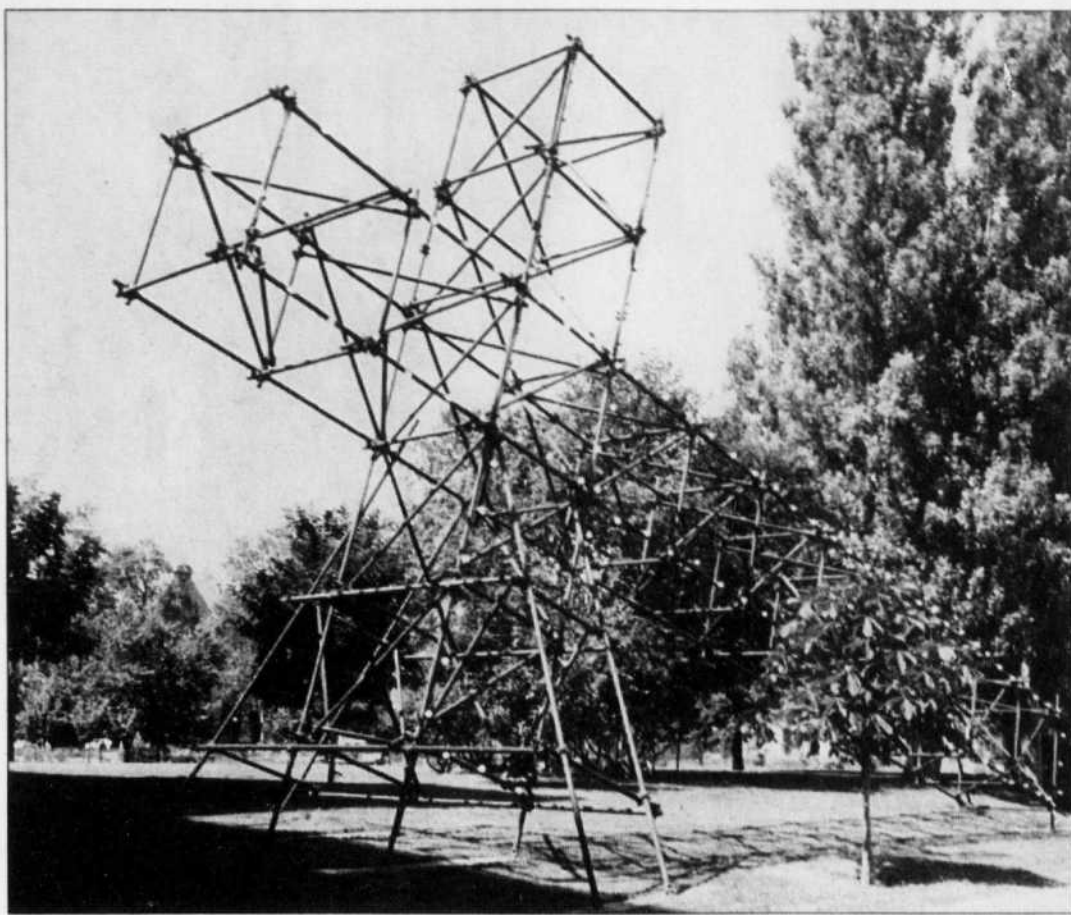
Par contre, son grand mérite est de toucher à plusieurs aspects de cette misérable aventure, retraçant son exégèse, prenant en considération la réaction du milieu des arts plastiques. L'exposition est issue du travail collectif des étudiants de Paikowsky qui ont rédigé avec précision les notices accompagnant chacune des œuvres évoquées pour la plupart par la photographie. Endommagées irrémédiablement ou encore en raison de leur échelle inappropriée pour les lieux, toutes les œuvres n'ont pu être accueillies dans la galerie. Certaines sont sur place: les bannières et banderoles de Jean Noël ou de Claude Thibaudeau, une reconstitution du *Suspension One* d'Andy Dutkewych, par exemple.

Plutôt que de revenir uniquement sur l'offense faite aux artistes, l'exposition permet de juger de l'énorme travail préalable à l'exposition. Un recueil témoigne des études préliminaires, de la préparation du coordinateur, l'architecte Melvin Charney, qui a documenté patiemment par la photographie l'aire où les œuvres devaient être concentrées, entre les rues Jeanne-Mance et Papineau. Ainsi, ce travail permet d'évaluer, dès l'entrée de l'exposition, ce qui avait retenu Charney dans le cadre de ses travaux, fidèle aux préoccupations qui l'animaient déjà alors, à savoir les différentes strates de sens que présente la rue (notamment par l'étude des ramifications du passé dans le présent).

L'œuvre des frères McKenna continue cet effort de sensibilisation à la rue comme carrefour de plusieurs cultures. Fort abimée, *Rues-miroirs* témoigne également du mauvais traitement réservé en règle générale aux œuvres. On sait que plusieurs œuvres ont été complètement détruites.

De la critique

Les vignettes de l'exposition *Corridart Revisited/25 ans plus tard*, rédigées intelligemment, donnent une lecture précise des œuvres. Elles permettent de comprendre les visées de chacune des propositions, en plus de souligner leur caractère critique. Ainsi l'œuvre des Cozic mettait-elle en cause le caractère compétitif des Jeux, en affublant les arbres de dossiers numérotés (présents dans l'exposition), en plus de commenter le fait, documenté, que la



La croix du Mont-Royal sur Sherbrooke, de Pierre Ayot, faisait partie de l'exposition *Corridart*.

Ville ait numéroté ses arbres au même titre que tout autre mobilier urbain. Dans le même sens, le volet *Mémoire de la rue* est abordé, qui fournissait le long du parcours des bornes où étaient livrées des informations sur l'histoire de la rue Sherbrooke.

La présence de ces bornes construites sur des échafaudages rappelait constamment l'œuvre-emblème de l'exposition, fameuse, *Les Maisons de la rue Sherbrooke* de Charney. Ce dernier avait construit, angle Sherbrooke et Saint-Urbain, la réplique en bois d'une maison victorienne démolie pour faire place à un stationnement qui n'a jamais réellement vu le jour. Ainsi, Charney établissait un axe niant le premier (la rue Sherbrooke), filant du nord au sud, axe que soulignait la symé-

trie des deux maisons, détruit par la gestion tatillonne de la mairie en matière d'urbanisme (des leçons que n'a pas retenues l'administration Bourque). On entrevoit rapidement la dimension critique de cette œuvre.

L'exposition donne une place de choix à l'œuvre de Charney (même qu'une des mains oranges de l'époque, signalant chacun des sites, en pointe les photos archi-connuës). En cela, elle ne déplace pas la perspective habituelle sur *Corridart*. Elle a toutefois l'extrême mérite de ne pas se limiter à cette seule œuvre, qui a fini par monopoliser une grande part du discours sur l'événement. Elle permet aussi de revoir les autres travaux, d'en apprécier la portée. De cette façon, la présentation atteint en partie le but

avancé par son titre à deux sens: elle ne «*revisite*» pas (la traduction française a du reste le mérite d'éviter cet anglicisme). Elle sert

ce qui reste, 25 ans plus tard, à savoir des archives.

Ce n'est pas en raison d'erreurs factuelles, contrairement à ce que d'autres ont écrit, que l'exposition déçoit légèrement (ses détails, foisonnants, captivent). L'accrochage laisse en plan d'autres sujets, abordés trop rapidement: les autres tronçons de *Corridart*, qui s'allongeaient de la rue Atwater jusqu'au site olympique; le sort que la critique a réservé alors aux œuvres, que les notices ignorent, exacerbant leur dimension critique, faisant de chacune des victimes idéales de la censure, comme si elles avaient toutes atteint leur objectif de subversion (comme *L'Est brûle-t-il?*, de Danyelle Morin, qui «*affronte la politique d'urbanisme de la ville*»); l'horizon des attentes de la Ville de Montréal, préalablement à l'exposition, s'il est documenté, permettrait d'en savoir plus long sur la nature de la réaction de Drapeau (en cela, un article fort bien informé de Kim Gauvin (*Revoir Corridart*, dans les *Annales d'histoire de l'art canadien*, vol. XVII, n° 2, 1996) démontre que le COJO, commissaire de *Corridart*, s'attendait à des œuvres animées, festives, colorées: une «*fête de l'art*» décorative?

On attend le catalogue de l'exposition, disponible en août, qui répondra peut-être à ces questions. *Corridart Revisited/25 ans plus tard* permet en tout cas de croire que beaucoup reste à dire sur ce fâcheux événement, ce qui en soit est une réussite.

Théâtre, nature, musique et art : offrez-vous un plaisir d'été!

- 28 juillet *Les Troyennes* d'Euripide
du théâtre grec en Mauricie
31 juillet Gustav Klimt à Ottawa
4 août *Il Trovatore*
un opéra de Verdi à Joliette
7 août *La grande paix de Montréal*
4 août *Saint-Benoît-du-Lac...*

Les beaux détours

CIRCUITS CULTURELS

(514) 276-0207

En collaboration avec
Club Voyages Rosemont

CINE ET RACINES

symposium international d'art nature

1^{er} au 26 août 2001

Chris Booth
Guylaine Champoux
Takamasa Kuniyasu
Mike Macdonald
Annie Pelletier
Robert Wiens

Parc Nature la Gabelle

Situé à 15 km de Trois-Rivières
Saint-Étienne-des-Grès et Notre-Dame-du-Mont-Carmel
819.535.3113 819.379.9222

Nous tenons à remercier : Le Conseil des arts et lettres du Québec, le gouvernement du Québec, Mauricie Capitale Forestière Canadienne en 2001, les municipalités et les caisses populaires de St-Étienne-des-Grès et de Notre-Dame-du-Mont-Carmel, Unibroue, Permacon, Hydro-Québec, Loto-Québec, le Sabord et l'Atelier Silex.

www.ocularties.org/~cimeracines//
admission gratuite

MUSÉE RÉGIONAL DE RIMOUSKI



De l'humain dans la collection

Salle Hydro-Québec
Œuvres de la collection du Musée

De l'étrange à l'énigmatique

Salle Alphonse-Desjardins
Œuvres de Youri BLANCHET, Danielle BOUTET et Lise LABRIE

Jusqu'au
3 septembre 2001

Les sciences de la Mer

Jusqu'au
13 octobre 2002
Salle QuébecTel



35, rue Saint-Germain Ouest, Rimouski (418) 724-2272
mrd@quebecitel.com www.muscerimouski.qc.ca

UN MONDE

JEAN LETARTE

PEINTURE

jusqu'au 9 septembre 2001
mardi, jeudi, vendredi : 13 h à 17 h - samedi, dimanche : 12 h à 17 h

Entrée libre
Maison de la culture Pointe-aux-Trembles
Maison Beaudry
14678, rue Notre-Dame Est

Renseignements : (514) 872-2240
www.ville.montreal.qc.ca/maisons

VOTRE RÉSEAU
DES MAISONS
DE LA CULTURE

20 ANS
DE VIE
CULTURELLE

Ville de Montréal

Le Bestiaire

Louise Bérubé
Yves Boucher
Sylvain Bouthillette
Evergon
Harlan Johnson
Nathalie Grimard
Dominique Paul
Marc Séguin
Jose A. Suarez Londoño
du 19 juillet au 25 août

Galerie Trois Points

372, rue Ste-Catherine Ouest, espace 520,
Montréal (Québec) Canada H3B 1A2
Tel. 514 866 8008 Téléc. 514 866 1288
j.aumont@galerietroispoints.qc.ca
Site Internet www.galerietroispoints.qc.ca
Avec la participation du ministère de la Culture
et des Communications.

Chaque année,
l'ostéoporose affecte la vie
de milliers de Québécoises
de plus de 40 ans.
Communiquez avec nous ou consultez
votre médecin pour en savoir plus.

1 877 369-7845
(514) 369-7845
www.osteoporose.qc.ca

Se prendre en main
est le travail de toute une vie.



Les Beaux dimanches au FORT-LENNOX

L'été en musique

CE DIMANCHE
22 JUILLET

LES BEAUX DIMANCHES
AU FORT-LENNOX PRÉSENTENT :

Écosse en fête :
Danses et musiques
traditionnelles des «Highlands»

Saison 2001
Présentés par

LE DEVOIR

LE CANADA FRANÇAIS

Caméléon

104.1 FM

RENSEIGNEMENTS :
Lieu historique national du Canada
du Fort-Lennox
1, 611 Avenue Saint-Paul-de-la-Rue-Nord
Québec, Canada J0J 1G0
Téléphone : (418) 291-5700
Télécopieur : (418) 291-4389

MECHOUI BÉNÉFICE
SAISON 2001
Le 19 août en soirée,
les Amis du Fort-Lennox
vous invitent à un méchoui
bénéfice. Réservez votre
billet le plus tôt possible
au (418) 291-3293.

VISITEZ NOTRE TOUTE NOUVELLE EXPOSITION :
Le Fort-Lennox : oeuvre des ingénieurs royaux

Parcs
Canada

Richelieu

AVOCAT

F O D A M I E

Musée canadien du canot

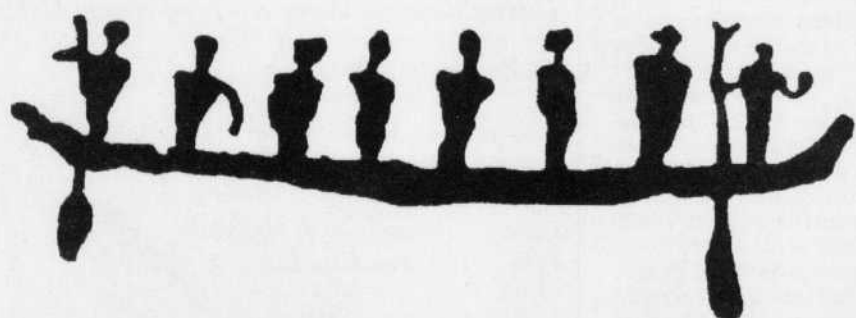
F O U R N U R I E

E s p a c e



Canot Haida (pirogue). Îles de la Reine Charlotte, C.-B., 1971. Ce canot affiche la palette de couleurs traditionnelles, le noir pour une grande partie de la coque et le blanc pour le motif.

à dérives



Le Musée canadien du canot ouvre ses portes après une cure de jouvence. L'ancienne usine de Peterborough qui l'abrite vient d'être complètement rénovée, et l'exposition, entièrement repensée.

CHARLES-ANTOINE ROUYER

Peterborough, Ontario — Le nouveau Musée canadien du canot est un immense espace ouvert de 2000 mètres carrés où flottent dans les airs d'innombrables canots.

Le volume de l'ancienne usine de moteurs hors bord a été entièrement évidé pour aménager un espace à l'échelle des canots, explique Bill Little, designer de la rénovation architecturale et de la conception du contenu de la nouvelle exposition. «Le défi était de mettre en valeur les canots tout en les reliant au bâtiment et d'éviter que les canots ne rivalisent avec l'édifice ou vice-versa. Le second défi consistait à pouvoir ménager suffisamment d'espace autour des canots pour qu'ils ne soient pas empilés les uns sur les autres et que l'on puisse les voir sous tous les angles.»

Le défi a été relevé haut la main, sur le fond comme dans la forme. L'espace est aéré, conserve une touche industrielle (conduites à nu aux plafonds, rambardes métalliques à l'étage) et demeure très neutre. Le seul étage de l'ancienne usine a été conservé. Un puits central a été percé et assure le lien avec le rez-de-chaussée, l'entrée du musée. Une cascade y accueille le visiteur (les eaux de onze rivières du patrimoine y sont mêlées).

Contournant cette cascade, un escalier en zig-zag évoque un portage par ses longues marches. Il mène à une immense carte murale sur un demi-étage, puis vers le niveau supérieur, où se trouve l'essentiel de l'exposition. Du haut de cet escalier, le visiteur peut embrasser du regard la quasi-totalité du musée. La lecture de l'espace est limpide pour une visite qui ne doit pas nécessairement être linéaire.

Bill Little explique avoir tout simplement éliminé tout l'intérieur de l'ancienne usine et ses bureaux pour créer cet immense espace qui tourne autour de la cascade, de l'escalier-portage et d'une cage d'ascenseur en plein centre. «Nous avons abattu des cloisons et aménagé un

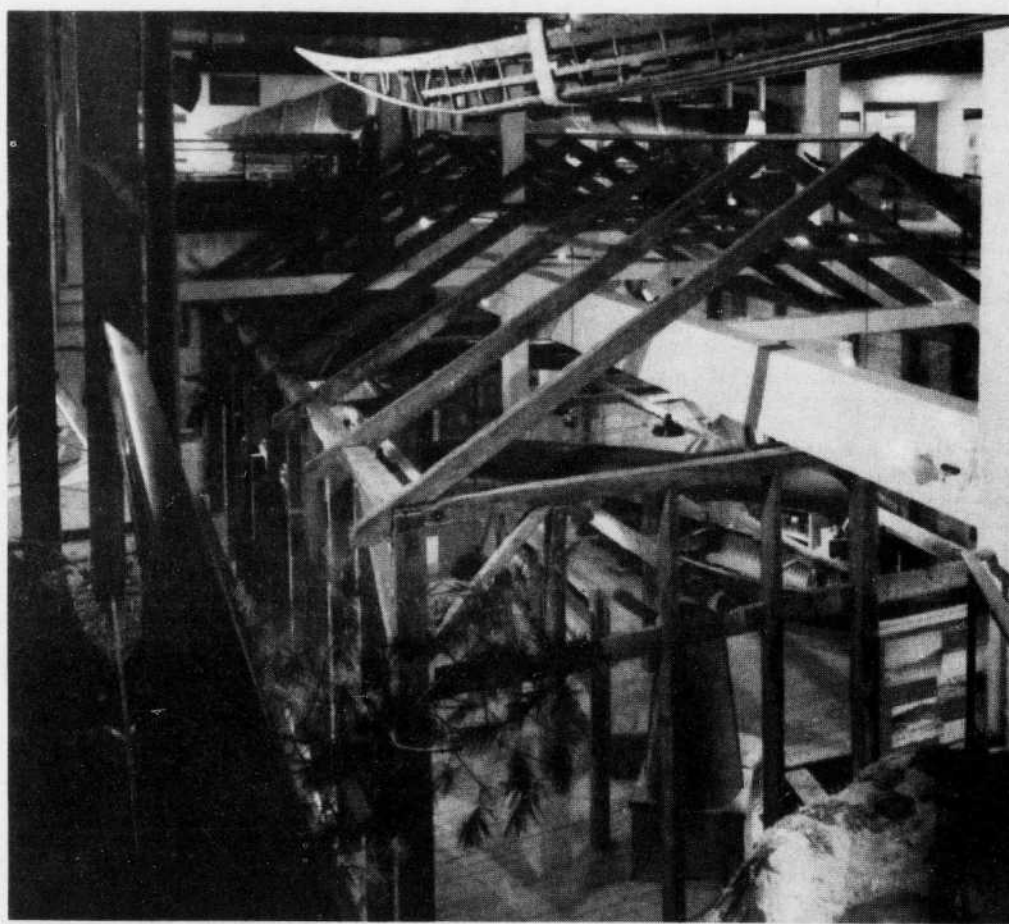
demi-étage et un étage principal. Nous avons nettoyé l'intérieur, créé un nouvel espace, un espace honnête pour le canot. Nous avons ainsi obtenu un immense volume. L'échelle de l'espace se prêtait alors très bien au canot.»

Bill Little, qui, selon ses propres dires, est un «designer d'expositions à vocation touristique autour des thèmes du patrimoine naturel et culturel» (il a notamment signé le superbe centre des visiteurs du parc provincial Algonquin), s'est ensuite attaqué à la conception de l'exposition à proprement parler (le contenu) après le bâtiment (le contenant). «J'ai opté pour un concept ouvert, des lignes de vue et des points focaux multiples», explique Bill Little. Le visiteur peut décider de regarder dans la direction qu'il veut.»

Le designer ajoute avoir exploité les trois dimensions de ce volume qu'il venait de créer (notamment les hauts plafonds culminant à plus de quatre mètres de haut à l'étage) en suspendant des canots dans les airs, notamment. «Au sein de cet édifice industriel, il fallait aborder l'espace en trois dimensions. Les différentes expositions sont conçues en trois dimensions. Il y a divers médias, des mots écrits, [de l'audiovisuel sur] des télévisions [...]. L'exposition a été conçue avec des lignes de champ fortes et divers centres d'intérêt successifs», conclut Bill Little.

Panneaux explicatifs et éclairages tamisés de couleurs différentes identifient les neuf parties de l'exposition, de l'histoire des canots américains et de la traite des fourrures par les Européens jusqu'aux canots récréatifs. Quelques tableaux grandeur nature ont aussi été recréés, dont un immense canot de maîtres en écorce de bouleau (de neuf mètres de long) chargé jusqu'aux bords de diverses marchandises (jusqu'à une tonne de ballots de 90 livres à l'époque). Un authentique avant-poste-magasin de la Compagnie de la Baie d'Hudson lance également sa charpente au-dessus du premier niveau et assure ainsi un lien visuel dans toute l'exposition, rappelant le rôle du canot dans la progression géographique et commerciale des Européens sur ce continent. Un atelier de fabrication de canots en écorce de bouleau est aménagé dans un coin du musée.

Le Musée canadien du canot se donne ainsi un côté écomusée vivant de l'artisanat et de la technologie, lui qui célèbre, enfin et comme il se doit, un pan important du patrimoine de ce pays.



Avant-poste et magasin général (traite des fourrures) de la Compagnie de la Baie d'Hudson (vue depuis l'étage supérieur du musée.)

Le canot, trait d'union du patrimoine

Le Musée canadien du canot raconte l'histoire de tout un pays à travers le fil conducteur du canot, un trait d'union entre design et technologie, espace et culture.

Une merveille de design évolutif en soi, le canot a su s'adapter à la nature et aux matériaux disponibles au fil des siècles, apprend-on au cours de la visite: dans le Nord, le kayak effilé, pratiquement recouvert, en peaux de phoques tendues sur une ossature de bois; sur la côte Ouest, d'imposants canots en bois massif, creusés à même les immenses troncs de cèdres des forêts humides et élégamment décorés comme des totems; sur la côte Est et dans le centre, le classique canot ouvert, en écorce de bouleau.

Puis, vers 1850, l'élégance des lattes de cèdre vernies (concept inventé, dit-on, à Peterborough, ville située sur la voie navigable Trent-Severn), les matériaux synthétiques et ensuite le métal marquent la transition du canot vers une fonction récréative. Le moyen de transport utilitaire millénaire est détrôné par le cheval vapeur.

Transport durable sur des voies navigables, autoroutes d'eau, telle était pourtant la fonction d'origine du canot, ce que souligne fort habilement la conception de l'exposition. Le ton est donné dès le début de la visite: une immense carte murale (trois mètres sur cinq) représente notre bout de continent, d'un océan à l'autre, sans frontières politiques, sans villes, sans routes, sans voies ferrées; rien que des rivières, innombrables, et des lacs, bleus, sur le beige du fond de la carte. Aucune note explicative n'accompagne cette carte qui se passe effectivement de commentaires.

Plus loin, les francophones noteront avec intérêt comment nature et technologie d'hier façonnent encore la culture d'aujourd'hui: la présence importante des Franco-Ontariens dans le nord de l'Ontario. Les coureurs des bois de la Nouvelle-France en route vers l'Ouest ont délaissé le Sud ontarien pour suivre lacs et rivières: du Saint-Laurent à la rivière des Outaouais, puis la rivière Mattawa, le lac Nipissing (North Bay), la «French River» (rivière des Français), la baie Géorgienne et, enfin, le lac Supérieur vers Thunder Bay, la porte des Prairies.

«[Le canot] a véritablement été un cadeau des Premières Nations», résume Ken Lister, directeur du département d'anthropologie du Musée royal de l'Ontario à Toronto et anthropologue spécialisé dans les cultures nordiques, passionné de canot et de kayak. «Le canot a

d'abord été un moyen de transport, ce qui n'était pas vraiment romantique. C'était un peu comme un camion semi-remorque. Les rivières constituaient les meilleures voies de communication. Comme symbole, il ne faut pas oublier l'importance de l'eau, de la nature», conclut Ken Lister.

L'histoire du musée

Un seul homme est à l'origine de cette immense collection de 600 canots: Kirk Wipper, un enseignant en sciences de la santé à l'Université de Toronto. En 1957, un ami lui offre une pirogue (canot creusé dans le bois) datant de 1850. Kirk Wipper saisit alors le potentiel du canot pour illustrer l'histoire du pays. Un premier musée ouvre ses portes dans le nord de la province, près de Dorset, à la fin des années 60.

En 1994, Kirk Wipper remet cette collection au Musée canadien du canot, fondé en 1989. En 1996, la Outboard Marine Corporation of Canada donne son usine de Peterborough. Le musée ouvrira le 1^{er} juillet 1997 sur 1000 mètres carrés. Une nouvelle campagne de financement permet de rénover entièrement la vieille usine et de la rouvrir le 23 mars 2001. Le lancement pour le grand public a eu lieu le 23 juin dernier. Ce sont aujourd'hui plus de 1000 objets divers (avirons, mocassins, raquettes et maquettes) et 125 canots qui sont exposés sur plus de 2000 mètres carrés. Le musée ne doit son existence qu'à la ténacité d'une poignée de bénévoles. Malgré la valeur de cette collection pour le patrimoine pancanadien, sur les six millions de dollars rassemblés au total depuis 1996, seul un million (soit environ 17 %) provient du secteur public: en l'occurrence, une subvention du millénaire du gouvernement fédéral.

Renseignements

Musée canadien du canot: 910, route Monaghan, Peterborough, Ontario. (705) 748-9153 ou 1 866 34-CANOE (2-2663). Internet: www.canoemusuem.ca. L'exposition est entièrement bilingue (français-anglais). Le musée s'inscrit aussi dans «Arts In The Wild», un programme ontarien alliant arts et plein air (www.artsinthewild.com). Rivières du patrimoine: www.chrs.ca.



Armature en bois d'un kayak

Le logo du Musée canadien du canot est la reproduction d'un pictogramme amérindien peint sur un rocher sur les rives du lac Pictured, dans la région de Thunder Bay, en Ontario.